

Boris Crack

What the duck

roman-photon

*Quand un canard s'est proposé de m'aider à trouver
un emploi, je n'ai pas dit non. J'ai suivi tous ses conseils.*

PARTIE I

La prise de contact eut lieu à Avignon, un vendredi midi du mois de juin, au cours d'un appel téléphonique avec ma mère :

– Tu es à la plage, maman ?

– Non, je suis à Besançon.

– Ah, OK, j'avais l'impression d'entendre la mer.

– C'est une blague ? Tu te prends pour Lacan ?

– Non, pas du tout. On croirait vraiment entendre la mer.

– Tu te fous de ma gueule ?

– Ici Canard...

– Comment ? Qu'est-ce que tu dis, Boris ?

– Je n'ai rien dit.

– Tu te fous vraiment de ma gueule, hein ?

– Ici Bernard Canard, votre nouveau conseiller Pôle Emploi, a déclaré une voix grave derrière celle de ma mère.

– Non, pas du tout.

– Tant que vous n’aurez pas trouvé un emploi, je ne vous lâcherai pas.

– Si c’est comme ça, je raccroche !

– Non, maman, attends. Ils sont en train de faire des essais sur les lignes.

– Des essais pour quoi ?

– Pour... pour un nouvel opérateur...

– Encore un ? Lequel ?

– Euh... Free... Freeture...

– Je suis votre conseiller Pôle Emploi Perpétuel.

La voix du Canard.

– Je serai là jusqu’à ce que vous ayez trouvé un emploi.

Découragée, ne comprenant plus rien, dérangée par la présence du Canard, ma mère partit faire le ménage. Le téléphone resta posé sur la table.

– Ecoutez-moi bien, Boris. Vous avez vraiment beaucoup de chance.

– Ah bon ?

– Oui, la courbe du chômage vient de
VRRRRROUUUUUUUU VRRRRRRROUUUUUUUUUU

– Allo ? Allo ? Allo ?

Ma mère passait l'aspirateur.

La journée, j'écoutais des vinyles sur ma platine *Bang & Olufsen*. Une platine de 1981, aussi vieille que moi. Une platine qui tournait en rond depuis 35 ans. Comme moi. Achetée 25€ chez *Cash Converter*.

Un *Beocenter 7000* de 1981. Made in Danemark. Finition en palissandre. Un dinosaure. Comme une porte vers un autre monde. A l'époque 12000F. J'écoutais Michel Polnareff. J'écoutais Michel Sardou. J'écoutais Michel Berger. J'écoutais tous les Michel.

J'étais chômeur, je pouvais occuper l'espace-temps avec la variété.

Le montant net de mon allocation journalière était de 17,92€. Mon actualisation mensuelle permettait mon paiement. La durée de mon indemnisation serait au maximum de 730 jours calendaires.

– Monsieur Canard, vous connaissez Michel Sardou ?

– Michel qui ?

– Michel Sardou, le chanteur. Les bals populaires. La maladie d'a...

– Pouahhhhhhhhhhaarrrrrrggggggggh.

Le Canard avait vomi.

En fin de journée, j'allais au Casino.

Je marchais au bord de la route de Lyon. Je dépassais le chantier de construction où Bouygues transformait une ancienne miroiterie en résidence de standing.

Miroir, mon beau miroir, dis-moi quelle est la plus belle résidence de standing... Aucune, Prince du chômage, la mort rôde, rentre chez toi te masturber.

Je longeais le cimetière Saint-Véran, puis un complexe immobilier où se succédaient, au rez-de-chaussée, quatre grandes banques françaises : Caisse d'épargne, Banque populaire, BNP, Crédit Agricole ; à la queue leu leu, comme les rois mages.

Le Casino se trouvait sur la gauche du bâtiment, dont la plus grande partie abritait une gigantesque résidence étudiante, juste en face de l'Université, porte Saint-Lazare, à l'extérieur des remparts d'Avignon.

J'entrais dans le Casino comme dans une ville conquise.

La musique était douce. Je jetais un coup d'oeil aux promotions. Derrière les brioches, il y avait un rayon presse. Les journaux et les magazines parlaient d'un monde en détresse. J'étais détendu et serein.

De nombreux étudiants venaient faire leurs courses au Casino. Pourtant, les prix y étaient, par rapport à d'autres supermarchés, à plus forte raison ceux *discount*, dans un rapport de 1 à 3, voire de 1 à 4 pour des produits de marque ou des produits d'importation, comme la marmelade britannique ou les plats préparés portugais.

Le Casino n'ignorait aucune nationalité. Le Casino était international. De fait, moi-même, je m'y sentais international.

À la caisse, autour de moi, il y avait des Chinois, des Espagnols et des Américains. Tous semblaient avoir les moyens de faire leurs courses au Casino. Si certains vivaient au-dessus de leurs moyens, d'autres vivaient carrément au-dessus du Casino. Juste au-dessus, de l'autre côté du plafond.

Il leur arrivait très certainement de faire l'amour, voire d'organiser des partouzes, au-dessus de la moussaka *Saveurs d'Ailleurs*, ou de la nourriture pour chien et de jouir sur les pamplemousses. *Pas à côté, pas n'importe où, juste au-dessus du Casino, juste au-dessus, exactement.*

J'achetais une ou deux bouteilles de Gambetta.

Le Gambetta était un apéritif sans alcool à base de plantes de la région. Très régulièrement, pour pallier au manque de succès auprès de la génération *Facebook*, l'entreprise Gambetta concédait 50% de réduction sur la deuxième bouteille, alors, bien sûr, quand c'était le cas, j'en prenais deux. Ce qui faisait quand même, je l'avoue, beaucoup d'apéritif sans alcool pour un seul homme.

– Lé rôle d'oune loudothèque é dé réhabiliter lé yeu en tant qu'ob-yé d'idéne-tité ine-dividual é social é en tant qu'ine-strumène-to dé éducate-cione é dé développamiento personal.

Il n'était pas rare qu'un jeune espagnol drague à coup de leçon de bibliothéconomie.

Au Casino, c'était comme au casino. On jouait. On misait tout. Pour gagner quoi ? Un moment de repos, un quart d'heure de répit, un rendez-vous avec une étudiante, de Pékin ou de Miami, bref un plan cul *Saveurs d'Ailleurs*.

A la caisse automatique, ça bipait à l'aise. La caissière, de garde dans un coin, n'intervenait plus qu'en cas de problème technique. Elle était devenue technicienne.

Tout le monde bipait et se laissait bercer par la musique diffusée en continu par un DJ fantôme. Un mec comme moi, sans doute. Recruté par le Pôle Emploi. Le Pôle Emploi fantôme.

La chanson pop dans la tête et mon Gambetta à la main, je rentrais chez moi.

- Boris, vous avez tout raté, je crois ?
- Oui.
- Mais vraiment tout.
- Oui.
- Vous auriez la maladie de Creutzfeld-Jacob, ce serait pareil.
- Oui.
- Vous êtes une merde.
- Oui.
- Vous êtes un mystère pour moi.
- Ah ?
- Un mystère cosmique.
- Cosmique ?
- Oui. Mais vous savez quoi, justement, Boris ?
- Non.
- Vous ne savez pas quoi ?
- Non.
- Vous ne savez pas ?
- Non.

- Le contraire m’aurait étonné.
- Ah oui ?
- J’ai un job à vous proposer.
- Ah bon ?
- L’annonce vient d’apparaître sur le serveur Perpétuel. C’est un poste de guide-animateur dans un parc scientifique. Un parc d’initiation à l’astronomie.
- Il faut une formation j’imagine ?
- Non.
- Il ne faut pas une formation scientifique ?
- Non. C’est un CAEXC.
- Un ?
- C’est un contrat spécial, un contrat aidé. Pour... pour... pour les personnes qui... les publics en... les... ceux qui... qui ont... qui rencontrent des...
- C’est un contrat pour les nuls ?
- Oui.
- Donc y faut que j’achète *L’astronomie pour les nuls* ?
- Pas besoin. Vous serez formé sur le tas.

– Un tas ?

– Laissez tomber. Présentez-vous demain à 14h au Parc du Futur, avenue Jacques Chirac.

Très vite – peut-être trop – ce fut le lendemain.

– Bonjour.

Une femme rousse d'une cinquantaine d'années m'accueillit au Parc. Elle portait un rouge à lèvres rouge sang et un treillis militaire, m'évoquant un mélange entre Rambo et Isabelle Huppert.

– Bonjour.

– Je suis la directrice. Je m'appelle Roxanne.

Roxanne Mistral.

– Comme le mistral ?

– Oui, c'est ça.

– Moi c'est Boris. Comme la chanson des années 90.

– La chanson des années 90 ?

– *Ce soir chez Boris, c'est soirée Disco.*

– Hein ?...

Elle se tut. Se figea. Me regarda fixement. La bouche bée. A vrai dire, tout l'univers s'était figé. Tout l'univers avait la bouche bée et me regardait fixement.

Elle reprit soudain :

– La soirée disco commence à 15h ici. Visite du Parc + séance de Planétarium. Aujourd'hui vous essayez de guider la visite, OK ?

– Euh...

– OK, très bien. Trois hectares de garrigue, un circuit d'un kilomètre, trois parties : le Système solaire, la vie des étoiles, l'exploration spatiale. Vous avez une heure pour faire le tour du Parc et vous inspirer des panneaux.

– Des panneaux ?

– Oui, des panneaux pédagogiques.

– Ah...

Former sur le tas, ça devait être ça. Un tas de panneaux.

– Donnez-moi votre sac à dos, s'il vous plaît.
Vigipirate, je suis obligée.

Je lui tendis. Elle le soupesa.

Au moment où elle allait ouvrir le sac et découvrir à l'intérieur la présence toute pacifiée de ma bouteille de Gambetta, une cigale se mit à produire un son particulièrement puissant.

– Vous aimez les cigales, la garrigue ? Vous êtes d'Avignon ?

– J'habite ici depuis quelques années. Je suis du nord, de Besançon.

– On a tout ici : chêne, thym, romarin, salsepareille. C'est le plus grand parc d'Avignon.

– Je croyais que c'était le cimetière Saint-Véran ?

– Pas du tout. Vous avez travaillé au cimetière ?

– Pas encore.

– Et les animaux, vous aimez ? On a tout ici : busard, couleuvre, lézard, scorpion.

– Scorpion ?

– La piqûre est extrêmement douloureuse mais elle n'est pas mortelle. Vous aimez André Gide ?

– André Gide ?

– "Au pont Saint-Nicolas la route traversait le Gardon ; c'était la Palestine, la Judée. Les bouquets de cistes pourpres ou blancs chamarraient la rauque garrigue, que les lavandes embaumaient. Il soufflait par là-dessus un air sec, hilarant, qui nettoyait la route en dépoussiérant l'alentour. Aux abords du Gardon croissaient des asphodèles et, dans le lit même du fleuve, presque partout à sec, une flore quasi tropicale." André Gide, *Si le grain ne meurt*, 1926. Mais vous retrouverez tout ça dans la notice wikipédia consacrée à la Garrigue. C'est moi qui l'ai rédigée.

Son portable sonna.

– Veuillez m'excuser... Allo ?... Oh, peuchère ! Et c'est censé avoir des couilles... Bonjour la France... Tiens, en parlant de couilles, je suis avec le nouveau... Oui, il est tout frais mais il va essayer, ça va le faire... Oui, oui... Il va faire son petit tour... Il adore ça, le cosmos, la garrigue, c'est son truc, ça se voit... D'accord... Très bien... J'arrive...

Elle rangea son téléphone dans une poche de son treillis et mit mon sac sur ses épaules, comme si c'était le sien. Avec les cigales en fond sonore, on aurait dit qu'elle

préparait une opération commando dans un film de Marcel Pagnol.

– Boris, maintenant c'est à vous de jouer ! Je vous laisse avec votre futur.

Elle fit un salut militaire et disparut.

Je me dirigeai vers l'entrée du sentier pédagogique où m'attendait le premier de ces panneaux dont j'étais censé m'inspirer pour faire croire aux visiteurs que j'étais une bête de science, un astrophysicien *de ouf* alors que je n'étais qu'un autiste ordinaire, complètement paumé.

Je crus entendre quelqu'un fredonner *Roxanne, you don't have to put on the red light* mais je pouvais me tromper. Le pop rock anglais, ce n'était pas ma spécialité.

J'essayais néanmoins de me rappeler le nom du groupe. *Police*, il me semblait bien. Un drôle de nom pour un groupe de musique. J'étais en train d'imaginer ce que ça aurait donné un groupe français qui se serait appelé *Gendarmerie* quand, tout à coup, surgit devant moi : un écureuil.

Il me regarda un instant. Puis, il grimpa sur le panneau pédagogique. Je ne lui faisais pas peur. Au contraire, il semblait vouloir me voir de plus près, m'inspecter.

Il se tenait, là, devant moi, comme le premier alien arrivé sur Terre devant un chef d'État quelconque, en équilibre sur l'arête supérieure du panneau dédié au Soleil (l'écureuil, pas le chef d'Etat).

Du point de vue de l'animal, on aurait pu appeler ça une rencontre du *type*, tout simplement.

"Notre Soleil : un soleil parmi d'autres, parmi des millions d'autres soleils", disait la légende du panneau.

Et devant le Soleil : un *type*, un *type* parmi d'autres, un *type* parmi des millions d'autres *types*.

Et sur le Soleil : un écureuil. Un écureuil pas très farouche. Un Américain.

Ces écureuils que des parents avaient ramenés des États-Unis pour offrir à leurs enfants sans penser qu'ils se reproduiraient et se dissémineraient sur tout le continent, remplaçant peu à peu les nôtres.

Remarquez, un Américain sur le Soleil, pourquoi pas. Ils étaient bien allés sur la Lune, pourquoi ne se seraient-ils pas posés sur le Soleil ? Sans m'en apercevoir, je venais de me rappeler un fait essentiel de l'histoire de la conquête spatiale.

Un astronaute en plastique grandeur nature posait debout, juste à côté du Soleil. J'eus envie de lui pincer un téton, quand je m'aperçus que c'était en fait un bouton interrupteur. Le symbole "*play*" était comme tatoué au-dessus.

La combinaison de l'astronaute, peinte en trompe-l'oeil de manière très sommaire, avait mal veilli. Le blanc avait jauni. Le drapeau américain avait fondu. De prime abord, on aurait dit un visiteur *à poil*, perdu et pâle, comme moi.

J'enclenchai l'interrupteur au moment où l'écureuil lui sauta sur l'épaule.

— Hello ! Bienvenue au Parc du Futur. Vous me connaissez sans doute. Mon nom est Edwin Eugene Aldrin Jr, mais tout le monde m'appelle Buzz. Buzz Aldrin. Il y en a

même qui me surnomment Buzz l'Éclair... Je suis né le 20 janvier 1930 à Glen Ridge, dans le New Jersey, aux États-Unis. Je suis un astronaute. Je suis le deuxième homme à avoir marché sur la Lune ! Je sais, ça paraît fou ! Mais c'est vrai. Le 21 juillet 1969, j'ai marché sur la Lune avec Neil Armstrong. Je me souviens de ce moment comme si c'était hier. J'avais la chair de poule quand j'ai posé le pied sur la surface. Je pouvais voir la Terre au loin. Elle semblait si petite. Je ne pouvais pas regarder directement le Soleil. Il était trop brillant - comme un projecteur de lumière blanche et pure. Nous avons apporté quatre rameaux d'olivier, symboles de la paix. Nous en avons laissé un sur la Lune, et gardé trois pour offrir à nos familles lors de notre retour. Oui, chaque mission Apollo comptait trois astronautes. La nôtre, la onzième, était composée de moi-même, Neil Armstrong et Michael Collins, pilote du module principal. Avec mon camarade Neil, nous sommes restés 2h30 sur la Lune. Nous avons récolté plus de 21 kilos de roche. Nous avons installé un réflecteur laser qui a permis de calculer la distance Terre-Lune avec une extrême

précision. Rendez-vous compte : 384403 kilomètres séparent en moyenne notre planète de son satellite naturel. Mais savez-vous seulement d'où vient cette merveilleuse Lune ? Comment elle s'est formée ? C'est ce que nous allons vous dévoiler au cours de la visite. Aujourd'hui, vous allez faire un formidable voyage sur mes traces. Au cours de votre balade dans le Parc, vous croiserez des planètes, des satellites, des comètes et des astéroïdes : attention à votre tête ! Vous verrez où naissent les étoiles et apprécierez les distances véritablement astronomiques qui les séparent. Mais rien n'est impossible ! Peut-être qu'un jour, comme moi, vous franchirez ces distances pour partir à la découverte de l'Univers. Peut-être même irez-vous bien plus loin encore... Sur Mars... sur Europe... dans un autre système... ou dans une autre galaxie !... Pour vous donner un ordre de grandeur, nous avons placé sur le toit de l'accueil derrière vous une grosse boule jaune qui représente notre Soleil. Dans le parc, nous avons veillé à conserver deux échelles : la grandeur des maquettes représentant les planètes et la distance qui les sépare. En

tout cas, jusqu'à Jupiter. Car après, ils nous aurait fallu acheter toute la ville d'Avignon. Remarquez c'est ce qu'ont fait les Papes quand ils sont arrivés ici. Alors, si vous voulez nous aider à faire comme les Papes, vous pouvez toujours faire un don à notre association, hahaha ! Je vous souhaite en tout cas un bon voyage et vous donne rendez-vous dans la dernière partie du sentier. Vous ne pouvez pas me manquer. A moins que vous soyez dans la Lune, bien sûr ! Ahahaha ! Bonne journée.

Quel con.

A l'écouter parler, cet astronaute semblait vraiment *couillon*. Son discours, parfaitement convenu, était d'un ennui mortel - d'un ennui sidéral.

Ça commençait bien.

L'écureuil m'accompagna jusqu'à la première planète. Buzz n'avait pas menti. La maquette était à l'échelle. Tellement à l'échelle qu'on ne voyait pas la maquette. "Mercure est la plus petite planète du Système solaire." Je déchiffrais le panneau, j'essayais du moins. "Pas

d'atmosphère, champ magnétique : 1 μ T, Albédo de Bond : 0,119." Je devais avoir des airs de James Bond, oui, mais après un AVC.

Quelqu'un avait prélevé au pif sur Wikipédia, sans doute. La composition texte+image, monument de *cheap art*, évoquait quant à elle ce que l'on pouvait faire de pire sur *Paint*.

Sans doute avait-on utilisé le talent d'un autre cas social pour réaliser ce chef-d'oeuvre. J'avais envie de partir en courant.

Mais bon, j'avais – ou j'allais avoir – du boulot. On allait me fichier la paix, ça valait le coup. Non ?

– Oui !

L'écureuil me mit un coup de patte dans la cheville.

– Aïe !

– Au boulot, bulot !

L'écureuil parlait. Et alors ? N'avais-je pas passé la journée précédente à parler à un canard ?

Sous la photo du dieu Mercure, je lus ceci : "Le dieu Mercure s'appelait Hermès chez les Grecs."

– Aujourd’hui, on utilise encore ce nom, dis-je à l’écureuil, comme si je parlais aux visiteurs. Mais ce n’est plus un dieu. Mercure c’est une chaîne d’hôtels. Et Hermès une célèbre entreprise de bagagerie de luxe. Qui dort dans un hôtel et a besoin de bagages ?...

Je me trouvais bon pour un débutant. Pédagogique et tout. Je n’avais pas l’habitude. D’ordinaire, j’étais juste *nul à chier*.

Allais-je me mettre à crier : "Le travail c’est la santé !" ? Ou allais-je finir, comme d’habitude, par tout rater ? Par provoquer un incendie et faire cramer la garrigue jusqu’à Marseille ou pousser l’écureuil (voire l’astronaute en plastique et Roxanne et toute l’équipe du Parc, façon Temple solaire) au suicide ? J’étais curieux de le savoir.

– Un voyageur ! OUI !!!! Bravo !!!! C’est la bonne réponse, Madame !!!! (J’inventais des visiteurs.) Mercure était le dieu des voyageurs. Un dieu romain qui ouvre un hôtel. Un dieu grec qui fabrique des sacs. Vous verrez, bientôt, Zeus vendra des churros !

– Ahahahaha !! Génial !! s'exclama l'écureuil.
Génial !!!! Zeus vendeur de churros ! Ahahahaha !

L'écureuil parlait – en y réfléchissant, c'était quand même un fait à prendre en considération – mais je crois qu'il se foutait surtout de ma gueule.

– C'est moi ! dit l'écureuil. C'est moi, Canard. Votre conseiller Pôle Emploi Perpétuel.

– Quoi ?? Oh punaise ! m'exclamai-je. Vraiment ?
C'est vous, Monsieur Canard ?

– Oui, je vous l'ai dit : tant que vous n'aurez pas un emploi, je ne vous lâcherai pas.

– Mais j'ai un emploi maintenant.

– Vous êtes à l'essai, Boris. Il faut faire vos preuves. Vous avez intérêt à ne pas vous planter. Il y a du monde à la porte. C'est pas *les* nuls qui manquent, croyez-moi.

– Je vous crois. Mais, dites-moi, vous n'avez pas du tout la même voix qu'au téléphone. Celle-là est beaucoup plus, comment dire...

– Beaucoup plus "écureuil" ? Oui, bien sûr, je suis un professionnel. Mais je devrais peut-être aussi vous tutoyer,

non ? Enfin, te tutoyer. Qu'en pensez-vous ? Entre écureuil et humain, on peut se tutoyer, non ?

– Je ne sais pas, je n'ai pas d'expérience dans la zoophilie.

– En tout cas, sache, Boris, que je suis là pour t'accompagner dans ton apprentissage, pour t'aider à réussir. Tu veux réussir, n'est-ce pas ?

– Euh...

– Tu veux réussir ou bien quoi ?

– C'est que...

– Tu veux réussir oui ou merde ?

– Euh oui... mais ce parc est un peu *cheap*.

– Et toi, tu n'es pas un peu *cheap* par hasard ?

Je fixai le mot *cheap* dans mon esprit. Ça ressemblait à *chips* ; j'avais faim.

Je regardais l'écureuil en essayant de deviner le Canard.

– Il est vraiment réaliste cet écureuil, tu ne trouves pas ? me fit-il remarquer, à raison. On s'y tromperait. Avec la technologie aujourd'hui, on fait n'importe quoi.

– Euh... oui... c'est un peu troublant je dois l'avouer.
Mais... mais merci... merci à vous... merci à toi en tout cas.

Oui, après tout, merci Canard, merci Canard-écureuil.

Mon cv était un texte à trous. J'avais été plongeur (dans la restauration, pas dans l'eau : je ne savais pas nager), homme à tout faire (pour une chaîne d'hôtels), prof d'anglais (pour une entreprise privée de cours à domicile), vendeur de brioches (au porte-à-porte), équipier au McDonald (mais n'exagérons rien : je n'avais tenu qu'un jour). Bref, guide cosmique : quelle aubaine.

– Médiateur scientifique : on préférera cette expression sur un cv, dit l'écureuil Pôle Emploi.

L'écureuil parlait, et en plus il lisait dans mes pensées.

Il n'était pas près d'arrêter de se foutre de moi, ça promettait, ça allait être le Festival avant le Festival, à Avignon.

J'avançais sur le petit sentier sinueux en direction de la deuxième...

– Stèle, dit l'écureuil.

– Stelle ?

– Oui, stèle.

– "Stelle" ? comme Stella Artois ?

– Non, "stèle", s, t, e accent grave, l, e. Le mot "stèle" désigne le socle sur lequel les panneaux sont fixés. Arrête la bière.

– Je bois du Gambetta. Stèle, cela me fait quand même penser à "stella", à "stellaire", ce n'est pas la même racine, tu es sûr ?

– Absolument certain.

L'écureuil s'y connaissait en racines. Ou bien c'était le Canard. J'étais un peu confus.

Un canard à l'intérieur d'un écureuil, était-ce plutôt un écureuil ou plutôt un canard ? Un canard, était-ce quelque chose que nous pouvions introduire dans n'importe quoi d'autre ? Alors que la deuxième stèle se rapprochait, je me posais des questions.

"Stèle" ça pouvait faire penser à "Staline" aussi. Les Russes n'avaient-ils pas joué un rôle majeur dans la conquête spatiale ?

Je m'attendais quasiment à découvrir Staline au milieu de la petite clairière où trônait le prochain panneau, celui qui concernait la planète... Vénus ! À la place de Staline, je découvris Vénus ! Ah Vénus !

Il lui manquait un bras sur la photo, ça lui allait comme un gant. Même quelqu'un qui avait des brioches et des clefs usb dans le cerveau se souvenait de Vénus. De la déesse Vénus. Vénus avec un grand V, la déesse de la beauté qui envoyait des rayons X vraiment X pour le coup.

Ah Vénus ! Elle n'avait pas de culotte mais elle avait une atmosphère. Un épais manteau nuageux recouvrait le mont de Vénus au point de le masquer complètement.

"Atmosphère : CO₂, SO₂", lisait-on sur le panneau.

J'étais bien avancé.

Franchement, ça ne me faisait pas bander les molécules. Les chimistes m'avaient toujours dégoûté, c'étaient des déviants. J'avais plus d'affection pour les acteurs porno.

Vénus avait été ma première *porn star*. C'était la première femme que j'avais vu poser nue dans des livres, des encyclopédies, quand j'étais gosse.

– Coucou Vénus ! lançai-je tel un playboy astral en rapprochant mes mains du panneau.

– Hep ! pas touche, fit l'écureuil. Tu te prends pour qui ? Pour le bâton de Berger ?

– Hein ?...

– Vénus est plus connue sous le nom de : l'Étoile du Berger, tu n'es pas au courant ?

– Euh... ça me dit vaguement quelque chose. Mais... est-ce que c'est une étoile ?

– Non, bien sûr ! Mais le berger est-il spécialiste en étoiles ? Non, il est spécialiste en moutons. Donc, on ne peut pas lui en vouloir.

Ah oui, ça faisait sens. Il était fameux ce canard dans cet écureuil. Je me sentis soudain inspiré.

– Voici ce que je vais raconter à mes visiteurs, dis-je. Moi, c'est le contraire : je suis spécialiste en étoiles (*gloussements et rires dans la garrigue*), mais je ne suis pas

spécialiste en moutons. S'il faut en faire cuire un parce que c'est la fin du monde et qu'il n'y a plus rien dans les supermarchés, alors je pense que j'arriverai à me débrouiller (*rires et gloussements dans la garrigue*). Mais autrement, on ne peut pas dire que ce soit ma spécialité. Chacun sa spécialité quoi.

Tu parles.

La prochaine planète était bleue. Je découvris que c'était la mienne.

La Terre venait donc en troisième position.

Je n'avais pas souvenir d'avoir jamais entendu quelqu'un me dire : la Terre est la troisième planète du Système solaire, après Mercure et Vénus. Il fallait croire que nous n'en avions vraiment rien à foutre.

Non, la Terre c'était avant tout la planète la plus proche de nous, celle qu'on avait trouvé sous nos pieds, un jour en nous réveillant comme d'un long séjour en hibernation. Celle sur laquelle on pouvait *faire caca* - ou fortune.

"Nombre de satellites : 1, la Lune."

La Lune avec un L majuscule. Je levai les yeux et la trouvai juste au-dessus du Parc.

Nous n'en avons rien à foutre non plus de la Lune. Plus personne ne la regardait. C'était encore moins qu'un luminaire *Ikéa*. Elle était pourtant sexy. Peut-être qu'il fut un temps où cela provoquait quelque effet de la voir pendre, là, dans le ciel, mais aujourd'hui ce n'était plus qu'une couille sortant d'un slip élargi.

Un avion passa dans le ciel. Je m'attendais à voir passer une banderole imprimée :

– BOUGE DE LÀ, PATATE, T'Y CONNAIS RIEN !

Mais non. Pas de banderole. Pas de message.

Je m'assis par terre sur le sentier. En tailleur. Comme un indien perdu dans l'Espace ou Tintin et le Capitaine Haddock au pays de l'or noir (de la truffe noire plutôt, c'était plein de truffes dans le coin, je crois, et c'était peut-être ça que l'abruti cherchait à repérer de son avion, une truffière, pour en mettre un peu dans sa salade ou son risotto, alors qu'il aurait pu trouver du risotto déjà préparé chez *Leader*

Price, et ainsi s'épargner toutes ses heures de vol, à tourner comme un con, ou un vautour, surtout que la bouffe n'était qu'un prétexte, il s'agissait surtout, je cite mon voisin, étudiant en sciences de la communication, de *bouffer de la chatte...*) J'avais envie de lire les aventures de Tintin. J'aurais pu leur proposer ça à mes visiteurs :

– Allez, on s'assoit et on lit Tintin.

L'écureuil – ou le Canard – ou les deux – s'assirent à côté de moi.

– Vous savez lire ? leur demandai-je.

Aucun ne me répondit.

Je suis chauve et ma vie n'est que non-sens. Soudain, cette pensée traversa mon cerveau et y plana en cercle comme l'avion au-dessus du parc. Puis disparut.

Non je n'étais pas chauve. C'était pire. J'avais une sorte de duvet prépubère et filasse sur le crâne. Le matin, ça rebiquait. On aurait dit un hérisson mort sur la route.

Cela évoquait aussi bien une chimiothérapie *homemade*.

L'écureuil mangeait des noix. Il avait des petits sachets de sucre, comme ceux qu'on trouve à la cafétéria. Il les ouvrait avec ses dents et suçait ses noix.

J'aurais pu me raser le crâne. Mais une pseudo tentative m'avait convaincu que ressembler à Eric Woerth ou à une version provençale du musicien Moby n'avait aucun sens – j'avais surtout l'air d'un pédé anorexique.

– J'aime sucrer mes noix, dit l'écureuil.

– Quoi ?

– J'aime sucrer mes noix, dit le canard dans l'écureuil.

– Tu es plutôt un écureuil ou plutôt un canard ? lui demandai-je.

Il ne me répondit pas.

– Moi je suis presque suisse, lui dis-je.

C'était vrai. J'étais né à une heure de la Suisse, à Besançon, en Franche-Comté.

J'étais lent, sans vocation mais j'adorais le fromage.

Un astronaute suisse, cela existait-il ?

Je fermai les yeux et me retrouvai à bord d'une navette. En forme de cube. Une sorte d'apéricube à vocation spatiale. Oui c'est ça. Une sorte de *Smart* métaphysique, en forme de fromage carré, aux parois transparentes.

Je mis l'écureuil dans la boîte à gants. Le Pôle Emploi était fermé.

– Finito, dis-je, on ferme la boutique.

5, 4, 3, 2, 1, décollage !

Je flottais dans le vide. Comme une mouette. Tout était bleu autour de moi. Demandeur d'emploi, *mission possible* : boire le bleu du ciel.

Je voyais le Parc d'en haut. Le sentier pédagogique qui serpentait au milieu de la garrigue.

J'aperçus un cours d'eau. Il y avait même une rivière dans le Parc. Oui, il y avait une rivière. Je ne savais pas. Enfin je ne savais rien.

Il y avait une rivière et, dessus, un canard qui glissait.

J'ouvris la boîte à gants : l'écureuil n'était plus là. Je regardai dans le parc. Le canard, lui aussi, avait disparu.

À vrai dire, tout le Parc avait disparu. Au-dessus de moi, c'était le ciel et en bas aussi : le bleu du ciel partout autour. Comme s'il n'y avait plus ni haut ni bas. Comme si la lumière avait giclé dans tous les sens sans rencontrer autre chose qu'elle-même.

Comme si moi-même je n'existais plus. Comme si moi aussi j'avais giclé.

Soudain je me souvins... Ne parlait-on pas du *bleu canard*... Ou du *bleu connard*... J'étais un connard rivé au bleu.

J'étais voué à virer, à être viré, éjecté, à disparaître.

"Mars, dieu de la guerre, Arès en grec", disait le quatrième panneau.

Il y avait une maquette. C'était une boule rouge minuscule.

A vrai dire, c'était juste une épingle à tête rouge, plantée dans le panneau.

Elle était tordue en plus.

– Décidément ! me lamentai-je. C'est le Parc du Panneau, pas le Parc du Futur. A part les panneaux, il n'y a pas grand chose. On est loin du Futuroscope en tout cas.

– Un peu de respect ! dit l'écureuil. C'est un parc associatif.

– Ça veut dire quoi ?

– Ça veut dire que le budget c'est *peanuts*.

L'écureuil expira un peu de fumée.

– Tu fumes ? demandai-je à l'écureuil.

– Oui.

C'est à ce moment-là que je m'aperçus – comment avais-je fait pour ne pas m'en apercevoir plus tôt – que l'écureuil tenait une pipe entre ses petites pattes.

– Tu fumes la pipe ?

– Oui, la pipe électronique.

En effet, sur la pipe de l'écureuil, dans la cavité où l'on tassait normalement le tabac, il y avait un gros bouton poussoir.

Il appuya dessus, inspira puis expira un peu de vapeur.

– C’est la pipe du futur, me dit-il. Quelqu’un l’a oubliée dans le Parc.

– Quoi, le futur ?

– Cet homme est *NUL* ! Il n’y connaît rien ! C’est tout sauf une lumière !

– Ahahaha ! C’est le moins qu’on puisse dire !

J’imaginai déjà les visiteurs en train de faire leur manif pour tous dans le Parc.

Tout le monde mort de rire en train de s’esclaffer en voyant ma tronche.

AHAHAHAHHAHAHHAHAHAHAHAHAH !!!

Et de me huer.

OUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUUH !!!

– C’est homme est une loupiote pour l’homme ! Et vous voulez qu’il nous guide ! Remboursez ! Remboursez ! Remboursez !

Les visiteurs seraient bientôt rejoints par des astronomes amateurs du coin, puis par des profs, puis par

des représentants de syndicats en tous genres, notamment les chemins de fer :

– Après tout, le fer : ça vient bien du Soleil hein ? Ça vient bien des étoiles ? Alors respecte un peu le fer et démissionne, imposteur, si t’y connais rien ! Bon à rien ! Bon à rien !

– OK, OK. C’est vrai. Je ne suis pas un savant. Je suis un médiateur.

– Un médiateur, ah ah ! Tu me fais rire ! Eh ben justement, il nous en faudrait bien un de médiateur !

– Mais, je vous jure, j’ai un respect immense pour le fer.

– Tu le jures sur la tête de ta mère ?

– Oui, je le jure. Je respecte le fer. Et le cuivre aussi.

– Nous prends pas pour un imbécile, crétin ! Le soleil, il ne synthétisera pas de cuivre. Il est trop petit. Seules les grosses étoiles fabriquent des métaux lourds, du moins plus lourds que le fer. C’est pas parce qu’on est cheminots qu’il faut nous prendre pour des minots ! Nous aussi on en sait des choses, faut pas croire. Allez tous ensemble :

*C'est pas parce qu'on est cheminots
Qu'il faut nous prendre pour des minots !
C'est pas parce qu'on est cheminots
Qu'il faut nous prendre pour des minots !*

Il me fallut traverser la ceinture d'astéroïdes pour échapper à La Manif Pour Tout l'Univers. Je n'avais pas d'autres choix.

"Sur des millions et des millions de kilomètres, dispersés, des débris de roches font le bonheur des astronomes qui déploient des trésors d'ingéniosité pour envoyer des sondes et des atterrisseurs effectuer des fouilles archi-archéologiques", disait le panneau consacré à "cette vaste zone parsemée de millions de patates cosmiques [qui] sépare le premier groupe de planètes (de Mercure à Mars) du second (de Jupiter à Neptune)."

Patate cosmique ? Cela me rappela soudain l'insulte que lançait de temps à autres le pion qui surveillait la

cantine dans mon collège : *patate aquaticale*. Il en était très fier, c'est lui qui l'avait inventé.

Un astronaute avait-t-il déjà traversé, pour de vrai, cette ceinture, ce champ de patates aquatiques cosmiques ? Non. Des sondes, oui, des vaisseaux télécommandés depuis la Terre. Mais des hommes, non. Sinon, le panneau l'aurait mentionné.

Si quelqu'un avait déjà rentré la tête, pour le meilleur ou pour le pire, dans ce champ de patates, on aurait trouvé imprimée en gros sur le panneau une inscription du genre : "Alexander Machinchose a mis la tête dedans ! *Great Success !*" Ou le contraire : "Il s'est pris un coup sur la tête mais a pu revenir sain et sauf, sauf une grosse bosse."

J'inspirai un grand coup et je fonçai la tête la première.

Je zigzaguai entre des patates de l'Espace. Et j'étais payé pour ça.

Hop là!

Je me retrouvai de l'autre côté!

Je me retournai. Oups !

Je manquai écraser l'écureuil.

– Fais attention à mes *nuts*, patate !

Il expira à nouveau un petit nuage de futur.

Il nous restait encore des millions de kilomètres à parcourir. Je retroussai mes manches.

C'est à ce moment-là que j'entendis, en provenance des buissons, une voix qui chantait :

– On va zoom zoom zeng, dans ma Benz Benz Benz, Gal', quand tu pointes ton bumpa, ça me rend dingue dingue dingue. On va zoom zoom zeng, dans ma... Ça va, chef ? me demanda l'homme qui sortit tout à coup des buissons.

Il fumait un gros joint.

– Oui, ça va.

– Nouveau au Parc ? Il me tendit la main. Je me présente. Michel, le jardinier du Futur.

Il ressemblait étrangement au chanteur Michel Polnareff. Il portait de grosses lunettes de soleil à montures blanches et il avait de longs cheveux bouclés et blonds. Mais ce n'était pas du Michel Polnareff qu'il chantait.

– Tu fumes ? me demanda le jardinier. Ah, NTM, ça c'était quelque chose à l'époque. Maintenant ils sont mous comme des chiques les mecs. Ils auraient mieux fait de partir à Los Angeles comme moi.

Il me passa son joint. Je tirai dessus.

– Justement, on a dû déjà vous le dire, mais vous ressemblez vraiment beaucoup à Michel Polnareff. Ça doit être à cause de vos lunettes et de vos cheveux.

– Ou peut-être parce que je suis vraiment Michel Polnareff.

– Quoi ?

– Je me souviens très bien de ma dernière nuit à Paris. J'ai pris le téléphone. J'ai dit : C'est fini. A l'aube, à l'heure où blanchit le bal des lazes, je me casse. Les dinosaures sont morts de froid, de faim ou de dépression. Moi je me barre aux *States*. Comme Denver le dernier dinosaure, sauf que je ne sais pas faire de skate.

– Ahahahahaha ! J'éclatai de rire. Vous êtes vraiment Michel Polnareff ? Ahahahahaha !

Je ne pouvais plus m'arrêter de rire.

– Ahahahahahahahahaha ! L'écureuil se marrait aussi, sa microtruffe en randonnée dans les effluves du joint.

Nous étions allongés, les trois, dans l'herbe, au bord du sentier, les yeux tournés vers le bleu du ciel.

– Ahahahahahahahahaha !

On se marrait bien dans le futur.

– Tu connais l'histoire de mes fesses n'est-ce pas ?

– Vos fesses ? Ahahahahahahahahaha !

– L'affiche où je montre mes fesses. Accrochée dans tout Paris. Mon procès pour atteinte à la pudeur. Le juge m'a dit au procès : "Vous n'avez qu'à dire que ce ne sont pas vos fesses, que ce n'est qu'un montage photo avec votre tête et les fesses d'un autre et on vous relaxe." J'ai dit : "Ce sont mes fesses." Il a répété : "Vous n'avez qu'à dire que ce ne sont pas vos fesses, que c'est un montage, et on vous relaxe et vous êtes tranquille." J'ai dit : "Ce sont mes fesses et je ne suis pas tranquille." Il a répété encore et encore : "Vous n'avez qu'à dire que ce ne sont pas vos fesses, que ce n'est qu'un montage photo ! Ce sont vos fesses, vous en êtes sûr

Monsieur Polnareff ?" J'ai dit : "J'en ai la certitude, je suis Michel Polnareff et ce sont mes fesses."

– Vous êtes vraiment Michel Polnareff alors ?
Ahahahahahaha !

– Regarde, me répondit-il en baissant son pantalon et en se retournant. Est-ce que ce sont mes fesses ? Hein ? Allez, dis-moi, Moussaillon ! C'est mes fesses ou c'est pas mes fesses ?

Je levai la tête vers les arbres.

Les branches se rejoignaient au-dessus du sentier pour former un tunnel nous menant je ne sais où.

La garrigue ce n'était pas que de la garrigue.

Plus on s'enfonçait dans le Parc, plus ça ressemblait à une forêt magique. Comme celle de Winnie l'Ourson.

Je regardais Winnie l'Ourson quand j'étais petit. C'était mon idole. A cette période de ma vie, la réalité se confondait avec le monde de la Forêt des Rêves Bleus de Winnie l'Ourson.

Il ne me restait plus de cette époque qu'un t-shirt et un DVD, et parfois à Noël, de la part de mes parents, un chocolat en forme d'ourson ou d'âne (Bourriquet). J'étais sorti de la forêt.

C'était comme ça ; on n'y pouvait rien. Maintenant, pour retrouver un peu de cette forêt, de ce monde pré-humain, on pouvait se rendre, à Avignon, sur l'île de la Barthelasse. La forêt y était sauvage et typique, avec au bout une distillerie spécialisée dans la Poire Williams et un parking où des mecs en branlaient et en suçaient d'autres.

Nous marchions entre mecs, justement, dans le Parc.

Nous marchions tranquillement, le jardinier, l'écureuil et moi.

Nous nous enfoncions dans le Futur. *Défoncés.*

Nous dépassâmes Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune et Pluton. "JU"- "S"- "U"- "N"- "P", "JU"- "S"- "U"- "N"- "P", je me répétais ça à moi-même pour m'en souvenir.

JUSUNP. JUSUNP.

On aurait dit le nom d'une boisson énergétique.

Avec Jusunp, je jump !

Michel sortit une pipe – analogique – et se mit à fumer de l’herbe avec.

Décidément.

– Wow, je fis. C’est la fête de la pipe.

Mais il avait disparu.

Plus de jardinier.

Il s’était comme évaporé.

Il ne restait plus de lui qu’un nuage de fumée.

Je reniflai.

Je cherchai à distinguer l’analogique de l’électronique.

Je demandai à l’écureuil :

– Est-ce que j’ai rêvé ?

– Non, il est allé pisser, me répondit l’écureuil.

Moi aussi j’avais envie de pisser.

Je m’enfonçai dans les buissons, à la recherche d’un coin tranquille et, par la même occasion, à la recherche du jardinier.

Si l'ascenseur social avait fonctionné, me dis-je en ouvrant ma braguette, je serais devenu astronaute...

Astronaute ? Vraiment ?

Pourquoi pas plutôt *gastonaute* ?

Oui.

Explorateur de la gastro.

Si l'ascenseur social avait fonctionné, je serais devenu fabricant de Smecta ; quel pouvoir. Non, encore mieux :

Si l'ascenseur social avait fonctionné, je serais devenu fabricant d'ascenseur social. Bim !

Comme ça, j'aurais tout contrôlé ; je serais devenu *Big Brother*.

– Ça c'est le top ! m'écriai-je en envoyant un long jet de pisse sur ce foutu cosmos.

C'était mon petit quart d'heure de *stand-up*. Je faisais mon *one man show* dans les bois en pissant, je m'adressais à la faune du Parc :

"Regardez la Corée du Nord. C'est le paradis sur terre, non ?

De toute façon, quand un pays va bien, ça se voit au niveau capillaire. Vous avez déjà vu comment ils sont coiffés en Corée du Nord ? Ça c'est des cheveux !

On pourrait la rebaptiser l'EC : l'Etat Capillaire.

– Attention ! Flash info ! L'EC, l'Etat Capillaire, a décapité une perruque. L'Europe exprime son indignation.

Ouais, l'Europe. Tu parles.

Faut voir l'état des cheveux en Europe. Plus d'un homme sur deux est chauve avant d'avoir trouvé un emploi.

Il paraît même que dans certains hôpitaux, au lieu de dire "chimiothérapie", on dit "social-démocratie".

– Euh... Monsieur, nous sommes désolé mais votre dernière chance c'est une... social-démocratie. On commence demain.

Je plaisante bien sûr. (Qu'est-ce que j'avais envie de pisser, dis donc, ça ne s'arrêtait plus.)

Non, moi ce qui m'aurait vraiment plu c'est devenir magicien. Comme Harry Potter. On me disait tout le temps, à une époque, que je ressemblais à Harry Potter.

Ça devait être à cause de mes lunettes (oui, moi aussi j'avais des lunettes, des lunettes rondes à bords épais, imitation écailles de tortue), oui, ça devait être à cause de mes lunettes sans doute et de mes cheveux, qui, à l'époque, quand j'en avais encore, étaient raides comme des baguettes de tambour, ou de sorcier.

Bref.

Magicien, ça, ça m'aurait plu. Je serais passé à la télé. Dans *Le Plus Grand Cabaret de Tout l'Univers*. J'aurais fait des numéros extraordinaires. J'aurais fait disparaître la Terre entière sur une musique de Jean-Michel Jarre.

Vous imaginez ? Tout le monde se retrouve dans le vide spatial à écouter Oxygène IV. Tin tin tin tintin tintin tin.

Remarquez, c'est peut-être ça qui a causé le Big Bang : Jean-Michel Jarre.

Si l'on en juge par son état capillaire, cela ne fait aucun doute, c'est quelqu'un d'incontournable.

D'ailleurs, je ne comprends pas qu'il n'ait jamais fait de concert en Corée du Nord. Il a été le premier musicien à

donner un concert de musique moderne occidentale en Chine. Il pourrait très bien être le premier à jouer de la harpe laser en Corée du Nord. Pour le lancement de la troisième guerre mondiale par exemple. C'est une occasion comme une autre. Il a bien fait le mariage du Prince de Monaco.

En même temps, vous me direz, pour faire un très grand numéro de magie, il ne faut pas grand chose. Par exemple, je pourrais enlever mon pantalon et le poser sur une table, de manière à ce que les jambes pendent sur le sol. Il me suffirait de faire des gestes bizarres, une combinaison de gestes très absurdes, voire de cascades improbables, pour faire diversion pendant qu'un chômeur de longue durée recruté par le Pôle Emploi Spectacle de Magie s'introduirait discrètement dans mon pantalon. Et soudain ! Le pantalon se mettrait à marcher ! WOW ! Fantastique ! *Amazing* ! Un pantalon qui marche !

Le pantalon gambade ! Il traverse la salle ! Il sort ! C'est incroyable ! *Amazing* ! Mon pantalon est dans la rue. Il traverse la route. Il va s'acheter des clopes. Sensationnel !

Amazing ! Mon pantalon a l'intermittence et moi je suis en calebute ! Génial ! Et tout ça sur la télévision publique.

La télévision publique c'est un drôle de spectacle aussi. Qui, étant jeune, a regardé la télévision publique en cachette ? A part Hitler, je veux dire ?

David Pujadas, si l'on en revient au problème capillaire, c'est pas mal non plus. On dirait un dictateur des pays de l'Est, mais compressé. Une compression de dictateur.

Il faut rendre à César ce qui est à César.

– Et ben tiens, c'est Pujadas.

Patrick Sébastien s'impatiente. Il a envie de chanter. L'émission est bientôt finie. Je me dépêche.

Il ne me reste plus qu'un numéro. Et lequel ! C'est le clou du spectacle.

Je sors une bûchette de chèvre. Je la montre au public. Sur une musique prenante, *dark*, mystique.

Et puis la musique devient plus sensuelle, plus *groovy*.

Je la déballe.

On a l'impression d'assister à un strip-tease.

Le but c'est que les gens aient la gaule devant leur poste de télévision. Il faut qu'ils bandent pour du fromage de chèvre.

Les vrais magiciens savent faire ça super bien. Les hommes politiques aussi. Ils vous font bander sur la comète mais en fait c'est du Rocamadour *Top Budget* qu'ils envoient dans l'Espace. Et avec *votre* budget.

La bûchette est bientôt à poil. Je la pose à côté de moi. En position verticale. Il n'y a pas vraiment de haut, il n'y a pas vraiment de bas. Donc on a le choix. Une bûchette de chèvre, c'est démocratique.

Je lui mets un petit coup de baguette magique. Je m'assois à côté d'elle.

Pendant un moment : rien.

Rien ne se passe.

Je laisse planer le doute. Les téléspectateurs se demandent si le tour a échoué.

Et là : BINGO ! La bûchette de chèvre se met à parler.

– Salut, Boris. Je suis Bûchette.

– Salut Bûchette. Je suis Boris.

Le numéro du siècle ! J'ai donné vie à une bûchette de chèvre. Et tout ça sur la télévision publique.

Oui, si j'avais été magicien, tout aurait été plus simple pour moi. J'aurais passé ma vie à réanimer des plateaux de fromages sur des plateaux télé. Les services secrets m'auraient embauché. J'aurais remplacé le Président de la République par une pointe de Brie. Je serais sorti avec Carla Bruni. On aurait chanté en duo *Quelqu'un m'a dit qu't'étais moisi*.

Et puis, à la fin de ma vie, je me serais suicidé en faisant l'amour à un Munster."

Mon *one man show* s'interrompt.

J'entendis les visiteurs. Ils étaient, là, de l'autre côté des buissons, sur le sentier.

Je refermai ma braguette.

J'avais raté le début de la visite.

Ils s'émerveillaient devant des photographies.

– WOW c'est énorme ! *Jesus ! My god ! 精彩!*

– Les nébuleuses ce sont des nuages de gaz, leur expliquait un autre guide-animateur. Toutes les étoiles naissent dans des nébuleuses. Ce sont des pouponnières d'étoiles. L'Espace n'est pas vide et noir, il est plein de nuages de gaz colorés. Les couleurs dépendent de la matière qui se trouve à l'intérieur. Toutes les images que vous voyez ici ont été prises en lumière visible. Si vous allez un jour dans l'Espace, vous verrez ces couleurs. La nébuleuse la plus connue est la nébuleuse d'Orion, dans la constellation d'Orion. Je la remontrai au Planétarium, après la visite, à ceux qui font la séance. Pour ceux qui n'ont pas encore pris leur ticket, il reste encore quelques places. Vous savez ce qu'est un Planétarium ? Celui du Parc, installé dans une borie, c'est-à-dire une sorte d'igloo en pierre dans lequel à l'origine le berger s'abritait du soleil, ne diffuse pas de films mais nous permet grâce à un logiciel appelé Stellarium de visualiser à l'avance l'apparence du ciel nocturne de n'importe quel jour à venir et de vous apprendre de manière interactive à vous y repérer. On voit le Futur si vous voulez.

– Le Futur ? WOW c'est énorme ! s'exclama un visiteur. *Jesus ! My god ! 精彩!*

Il était malin ce guide, il essayait de vendre le Planétarium. Et ça marchait.

Il fallait que j'en prenne de la graine.

Moi aussi ça m'avait donné envie de voir le Futur.

Je sortis des fourrés pour me joindre au groupe.

Je fis peur à un enfant. J'étais recouvert de branchages, de saletés, de toiles d'araignée.

J'avais dû mal à avancer. Je ne sentais plus mes jambes. J'étais comme un homme-tronc aux pupilles dilatées. Complètement *défoncé*. Mais qu'est-ce qu'il m'avait fait fumer ? C'était quoi cette herbe ?

Je devais ressembler à cet arbre dans *Le Seigneur des Anneaux*, cet arbre qui avait une voix de fumeur (ce qui était paradoxal pour un arbre). Il se mettait à marcher pour aller attaquer *Isengard*.

Cela aurait fait un bon fait divers :

– Un arbre tue quatre visiteurs dont un enfant de six ans dans un parc d'astronomie en criant : "Allarbre Akbar !

Allarbre Akbar !" En direct, nous retrouvons notre envoyé spécial.

– Oui, Marie, ici Xavier Duval de la Chaussoix. Oh Marie, si tu savais, tout le mal qu'on nous fait, etc. Tout le sang qui a coulé sur ce petit sentier. Du sang du sang et du sang. Petite Marie, je rêve de toi. Et des disparus, victimes de la barbarie des arbres du cosmos, Oh Marie, à vous les studios...

– Merci Xavier...

Le jardinier sortit soudain la tête des bois, suivi de près par un *gentleman*. Vêtu d'un costume trois pièces beige, la braguette ouverte, sa bite à la main, un membre énorme, bandé à mort, il m'évoquait une fusion impossible entre Hercule Poirot et Rocco Siffredi.

Le jardinier avait la braguette ouverte lui aussi. Son sexe pendait hors de son pantalon. Bien qu'il ne bandait pas du tout, il se mit à crier :

– Je bande !! Je bande !! Je bande !!!!

Puis, il regarda sa bite, comme s'il avait découvert une potentielle trace de vie à la surface de Mars et, après une brève expertise, sonna en guise de conclusion :

– Ah non, fausse alerte. Décidément. Ne m'ap-pe-lez plus ja-mais France !

Voilà que Polnareff chantait du Sardou.

Heureusement, les visiteurs s'étaient déjà éloignés.

– Ne soyez pas gêné, me dit Hercule Siffredi, ou Rocco Poirot, en repliant tant bien que mal son braquemard au fond de son pantalon. Le cosmos, c'est l'attrance de tout par tout, la folle bandaison de l'être, même dans le vide. Il y a quelque chose de bandant dans l'univers, quelque chose d'auto-consistant, d'immanent et de comique, d'insolent presque. C'est ce que le mot "infini" désigne. Une histoire sans fin. Et dans cette histoire sans fin, l'homme tient le rôle du goret, haletant et grognant dans le vide à la poursuite du sens, bavant, se roulant dans la boue à la moindre occasion, chercheur de truffes au milieu du désert, seul et rose. Il y a quelque chose de magique dans l'univers, une multiplicité, et quelque chose de pathétique chez

l'homme. Si l'histoire de l'univers pouvait être imprimée sous la forme d'un roman-photo infini, dont les pages se tourneraient d'elles-mêmes, comme une bible sans Dieu, une exobible ou un bibelot suprême, un roman-*photon* quoi, alors nous nous verrions chaque jour à l'intérieur, en train de jouer notre rôle, en train de jongler avec quelques certitudes comme un cochon se prenant pour une otarie.

– Vous n'avez pas l'air d'aimer les cochons, dis-je.

– Détrompez-vous, je les adore. Je rêve même d'être un super-cochon.

– Un super-cochon ?

– Un cyborg-cochon, un cochon-robot, un coborg ou un cychon. Un cochon-cyborg relié à l'univers par une espèce de conscience cochonne autrement plus puissante et joyeuse que la conscience collective. Je ne dis pas que c'est facile. Il faut s'extraire de l'espèce, s'en arracher. C'est comme une amputation, même si la chair est numérique. Pour se libérer de l'algorithme et reprendre sa croissance, en rhizome, en pousse cochonne. Notre conscience : un aperçu avant impression. Nous n'avons qu'une vision

fugitive de ce qu'est l'existence. De son labyrinthe, fractal, infini, de sa nature quantique. La nuit, nous nous réveillons d'un cauchemar qui est notre propre vie. Le désir explose. Le désir non-contenu. L'univers lui-même explose. C'est le big bang. Nous bouffons des chattes. Nous suçons des queues. Nous courons dans des forêts enchantées. Dieu ne survit pas. La religion s'effrite au pied du lit, comme une biscotte. Comme une biscotte pleine de sperme, celle qu'il fallait manger, ado, quand on jouait à jouer entre potes et qu'on arrivait dernier. Nous sommes libres, nous flottons, nous sommes des cochons, des astronautes. Nous sommes athées jusqu'aux quarks. Nous regardons nos semblables depuis l'Espace et nous leur crachons dessus. Nous leur jouissons dessus, du sperme pour tous, la vie vient de l'Espace. Quand nous revenons à nous, tristes et vidés, c'est pour connaître l'effroi de la désillusion. Prisonniers de la dialectique McWorld/Djihad, Islam/Coca-cola, il n'y a pas d'espoir. Il nous faut fuir. Avoir recours aux forêt. Nous sortons du jeu. Nous ne valons plus rien. Enfants de Fourier, de Proudhon, nous vivons dans le vide, sur une île aux

cochons. Nous abandonnons les hommes, leur fiction, leur groupe. Nous déchirons le voile. Nous abandonnons l'esprit, l'identité, le culte, la culture. Nous acceptons de n'être plus protégés par la loi. C'est un jeu dangereux. Nous ne sommes pas nombreux. Ceux qui nous attendent au tournant, prêts à nous prendre en chasse juste pour *le fun, pour se divertir, pour perdre des kilos*, ils sont des milliards. Nous, nous ne sommes que deux. Ou trois. Comme des pions sur un plateau de jeu. Nous sommes sur un plateau de jeu. L'histoire se présente à nous comme un jeu de plateau et pour l'instant nous sommes bloqués dans un coin sur la case prison, prison du présent pour cochons du futur. Il va falloir un heureux hasard pour en sortir. Faire zéro au dé pour nous sortir de là. Cela n'arrive pas souvent. Mais cela arrive. Nous nous en sortirons.

– Zéro ? m'étonnai-je. Au dé ?

– Oui, me répondit le *gentleman* cochon, il nous faudra un nouveau dé, un nouveau cerveau. Une nouvelle fusée. Nous partirons mais entre *mecs*. Nous serons une bande de gais lurons à faire *notre révolution*, quinze fois par

jour autour de la Terre. Hors de la reproduction. Ce sera gay, ce sera le paradis.

– Ah, ça me fait penser à quelque chose, fis-je remarquer, mais je n'arrive pas à retrouver quoi.

– A un film ? suggéra l'Astronome.

– Oui, à un film.

– Un film gay ?

– Euh, oui, un film de SF.

– Un film de SF gay ?

– Oui, c'est ça, j'ai le nom sur le bout de la langue.

– Un film de cul gay SF ?

– Ah non... Non, pas de cul, une série Z plutôt, ou B, mais pas de cul.

– Pas de cul ?

– Non.

– Vraiment ?...

– Oui... Je l'ai sur le bout de la langue...

– Montrez-moi, dit l'Astronome.

– Attendez, euh... *L'attaque... L'attaque...* euh...

– L'attaque du gros gay ? suggéra le scientifique.

Michel Polnareff hurla de rire.

– Non, attendez... *L'attaque de la Mouss...*

– *La mouss ? Le mouss*, plutôt ? Le gros mouss gay géant ?

– Oui !!!! C'est ça, ça y est je l'ai : *L'attaque de la Moussaka géante !*

L'Astronome resta pensif. Apparemment, la Moussaka réveilla en lui des blessures oubliées.

Quand il reprit la parole, après avoir tiré sur la pipe du jardinier, ce fut pour parler sur un ton grave, comme s'il animait une messe d'enterrement après la fin du monde.

– Nous avons inventé la version de l'histoire qui nous arrangeait. Nous avons joué à Dieu. Nous avons lancé les dés. Nous avons lancé des fusées. Nous nous sommes habitués à dissocier science, poésie et jardin. Nous nous sommes spécialisés. Nous nous sommes habitués aux flocons, aux feuilles, aux choux sauvages et au soleil. Le seul qui nous parlait c'est le soleil. L'idée de Dieu est venue de lui. Il nous l'a comme soufflée à l'oreille. Pour nous mettre à l'épreuve. Puis il nous a oublié. La lumière, le

cordons de photons qui nous reliait au monde a été coupé, nous laissant seul avec quelques mots pour crier dans le vide : *Ceci est. Mais...*

J'attendais qu'il finisse sa phrase. Au lieu de quoi, le jardinier me tendit sa pipe.

On aurait dit qu'il fallait que je finisse l'herbe pour que le *gentleman* puisse, lui, finir sa phrase :

– Mais, reprit-il quand j'eus fumé... Mais... Mais...
Mais...

PARTIE II

– Ceci n'est pas une pipe ?

– Euh...

– Ceci n'est pas une pipe, Boris ? C'est ce que vous
allez me dire ?

– Euh...

– Ceci n'est pas une pipe ?

Roxanne, la patronne du Futur, était apparue devant
moi, tombée du ciel comme livrée par un drone *Amazon*.

– Vous fumez la pipe, Boris ?

– Euh, euh...

Les deux pédés avaient disparu. L'écureuil aussi.

Ils m'avaient laissé tout seul. J'étais tout seul avec
Roxanne. Qu'est-ce que j'allais bien pouvoir lui raconter ?

– Vous fumez la pipe, Boris ?

Oui, je fumais. Je fumais la pipe. Je fumais alors que
j'étais déjà totalement *défoncé*.

– Vous fumez dans le Parc ?

– Euh, oui... Je... Je... Désolé...

– Jérôme a un bon groupe, au moins vingt personnes.

Je croyais que vous vouliez essayer la visite aujourd’hui ?

– Oui, c’est vrai. Je n’ai pas assuré. J’ai eu eu un petit... un petit empêchement... J’ai...

– Rien de grave au moins ?

– Non, non. J’ai juste été...

– Le Parc vous plaît au moins ?

– Euh...

– Je veux dire, pour travailler ici, il faut que ça vous plaise, le travail en extérieur et tout. Le contact avec le public.

– Ah tout me plaît, dis-je. J’adore. J’adore.

Et hop, je tirai sur la pipe.

– Mais il va falloir arrêter de fumer par contre.

– Ah oui, oui. Oui, bien sûr.

Et hop, je jetai la pipe dans les fourrés.

– Je ne suis pas sûr que jeter votre pipe dans le Parc soit justement une idée de génie.

– Hein ? Quoi ? Un génie ? Quoi ? Ils ont pris le plané ? Ils ont tous pris le plané ?

J'eus l'impression de me réveiller soudain d'un cauchemar devant un replay de Koh-Lanta. Ou le contraire.

– Oui, tous. Jérôme sait y faire.

– Oui, j'ai vu ça.

– Isabelle se débrouille pas mal non plus. J'avais un peu peur au début. Mais ça va. Elle a déjà fait la visite, *elle*.

Je tirais sur la pipe je tirais sur la pipe.

Mais je n'avais plus la pipe. Je fumais du vide.

Je fumais tout le vide du monde.

Je fumais tout le vide de l'Univers.

Nous rejoignîmes la boutique qui tenait lieu d'accueil.

Les visiteurs patientaient avant la séance de planétarium.

– Tenez, Boris, je vous présente Isabelle Gide, toute nouvelle comme vous.

Isabelle Gide

La nouvelle guide

Je faisais des poèmes.

Elle me serra la main.

– Enchantée.

– Et voici Jérôme Do Santos. Comme je vous l'ai dit, Jérôme est excellent. Ex-ce-lent. Il remplit le plané à chaque fois. Et en boutique, c'est pareil. Il vend, il vend, il vend.

Jérôme Do Santos

Le Bon Coin du cosmos

Le mec qui vend tout l'Univers

Le mec qui vaut trois milliards d'années-lumière

– Il va falloir y aller, Jérôme, dit Roxanne, sèchement.

C'est l'heure du plané.

– Ahahahahaha !!!!

Quelqu'un éclata de rire derrière. Nous nous retournâmes. // était de retour.

– Ahahaha !! "C'est l'heure de planer !" J'avais compris ça au début.

Rocco Poirot – ou Hercule Siffredi – se rapprocha.

– Ce n'est pas la première fois que je viens ici. À chaque fois, je me rrrrrrrrééééééégale. J'aime bien planer justement ! Ahahahahaha !! Vous êtes nouveau alors ?

– Oui, répondis-je, c'est mon premier jour.

Il portait un Panama. Il n'en avait pas quand je l'avais rencontré dans le Parc. L'avait-il récupéré au bout d'une branche ? Ou dans la cabane du jardinier ?

– J'adore le cosmos, proclama-t-il.

Je le regardai un instant et répondis :

– Moi aussi.

– Vous savez, cet univers n'est qu'une infime partie d'une structure bien plus vaste, qu'une infime particule, un simple échantillon. Être ou ne pas être ? s'interrogeait Hamlet. Et bien, être ET ne pas être, telle est la réponse. Relisez Damour. Thibault Damour, je veux dire, le physicien. Relisez-le : "La superposition, la surimpression d'une multitude d'histoires possibles qui coexistent en se coïgnorant, est l'élément centrale de la théorie quantique. C'est vrai à tous les niveaux, au niveau d'un atome, d'une

fleur, d'un homme, d'une galaxie. L'Univers tout entier est quantique. Nous sommes la superposition d'un nombre illimité d'amplitudes d'existence. Dans une histoire ordinaire, soudain, apparaissent des personnages que rien ne laissait prévoir. Ils se déplacent dans l'espace-temps, ils se mettent à rajeunir. Leur comportement nous semble aberrant. La fiction du maintenant s'est évanouie, entraînant avec elle l'écoulement du temps et la distinction entre le passé et le futur. Pure illusion." Tout est dit. Toute dualité n'est qu'illusion. Un instrument de pouvoir. Objet/Sujet. Homme/Femme. Nature/Culture. Le capitalisme est une idéologie identitaire. Le moi, n'est qu'une prothèse en forme de mâchoire. Le moi est vorace. Il faut qu'il se dévore éternellement. La voie du repli conduit au palais du capital. Nous irons tous au paradis. Un au-delà mathématique dont l'impératif catégorique est : "Bouffe ta cervelle, tu chieras du bonheur." S'ils existent partout et depuis longtemps, pourquoi les extraterrestres ne sont-ils jamais venus nous voir à votre avis ? L'une des seules réponses probantes à ce paradoxe est : parce qu'ils se sont

repliés sur eux en formant une espèce de cerveau planétaire. Plus rien ne les intéresse. Qu'alimenter le réseau. Qu'alimenter le capital le plus vorace. Que se dévorer éternellement eux-mêmes. Comme un trou noir. Ils sont devenus ce trou noir dont rêve le capitalisme depuis le commencement. Ils n'ont plus aucun devenir. Et si, à la place de "Ensemble tout devient possible", Nicolas Sarkozy avait choisi en 2007 comme slogan : "Dans un univers parallèle tout devient possible", aurait-il été élu ? Et si, au lieu de sauter sur la femme de chambre du Sofitel, Dominique Strauss-Kahn lui avait fait un cours d'introduction à la mécanique quantique, aurait-il été élu finalement ? Et s'il existait un monde parallèle où le saut de femme de chambre était un sport olympique ? Où, pendant des heures et des heures, à la télé, on voyait des hommes en robes de chambre prendre leur élan et sauter par-dessus des femmes de chambre innocentes et quelque peu déconcertées ? Et si la vérité n'était pas ailleurs ? Et si elle était aux toilettes, en ce moment, en train de faire des mots croisés et que nous n'y avons jamais prêté attention ? Et si

c'était Madame pipi qui détenait la vérité, en fait ? Si c'était pour ça qu'elle réclamait de l'argent, en échange de la vérité, rien de moins, en échange de l'équation ultime, de la grande Théorie du Tout et que nous n'avions pas mieux que vingt pauvres centimes à lui proposer, en raison de quoi elle gardait tout ça pour elle en nous laissant dans l'ignorance des causes ultimes ? Et s'il existait un monde où Sylvester Stallone était un peintre reconnu, genre Picasso mais avec la bouche de travers et la capacité physique de monter l'exposition lui-même, voire de la transporter d'une ville à une autre en explosant des barrages de police (qui auraient été mis en place pour une raison qui m'échappe, je dois bien dire) ? Et si John Scatman était devenu une référence culturelle au même titre que Rimbaud, voire à sa place, et si à la place de parler tout le temps du *Bateau ivre*, le célèbre poème de Rimbaud, on parlait du *Ski Ba Bop Ba Dop Bop* de Scatman, la célèbre chanson figurant sur son premier album *Scatman's World*, sortie en single en 1994, et dont les paroles exposent en détail comment John Scatman a surmonté son bégaiement en s'en servant pour chanter le

scat et encourage les enfants qui bégaiement à ne pas renoncer ? Et si le Ministère de la Culture, au lieu de rendre possible tout ce qui peut le devenir par la Culture, avait mis en place des barrages pour empêcher la culture d'arriver jusqu'au Ministère pour rendre quoi que ce soit possible, surtout par la Culture ? Pour empêcher Stallone de monter son exposition ? Et si Stallone était resté au bord de la route avec ses toiles et qu'ils les avaient réduites en pièce, fou de colère, en criant vengeance, en s'achetant une kalashnikov sur une aire d'autoroute ? Et si John Scatman n'avait pas été bègue, aurait-il été Ministre de la Culture ? Et si tout était faux ? Et si Al Gore avait été élu en l'an 2000 ? Et si, dans un univers parallèle, un Al Gore parallèle s'était vraiment fait élire contre un George Bush parallèle et que les deux tours du *World Trade Center*, elles-mêmes parallèles, étaient encore debout, serions-nous plus heureux ? Enfin, je veux dire, nos doubles dans cet autre univers, parallèle, sont-ils en ce moment plus heureux que nous ? Sommes-nous les doubles à plaindre ? Sommes-nous dans le pire des mondes possibles ? Et si c'était le cas,

si cela ne faisait plus aucun doute, si mon double voyageait jusqu'à moi pour me dire : "Je suis désolé, mec, mais je me sens le devoir de t'informer que tu es apparu par malchance dans le seul univers où l'injustice tient lieu de constante universelle, salut, bonne journée", est-ce que ce serait une raison suffisante pour me noyer dans l'alcool ? Et si c'était déjà fait ? Et si j'avais fait une grande découverte scientifique et que je l'avais égaré entre un bout de fromage et un verre de bière ? Et si tout l'univers était expliqué chaque jour par erreur par des centaines de millions de gens seuls dans leur cuisine, résolvant sans le savoir la plus ancienne des équations, mettant la solution à la poubelle avec la peau du saucisson comme on jette un vulgaire Carambar ? Et si c'était ça justement, notre univers, une blague Carambar inventée par un cerveau surpuissant juste pour se divertir ? Ou par un autiste ordinaire dont la solitude toute aussi ordinaire se trouverait toutefois receler ce qu'on nomme en astrophysique une profonde Singularité ? Et si je me rendais sur Mars, une commune du Gard dont le code postal est 30120, et le maire monsieur

Jean-Michel Derick, est-ce que ça sera vraiment un grand pas pour l'humanité ? Et si je ne bougeais plus et que je me taisais, est-ce que quelque chose d'important finirait par se produire ? Est-ce que quelque chose finirait seulement par se produire ? Est-ce que quelque chose finirait par m'obliger à bouger, à parler, donnerait à l'action une chance de reprendre ou est-ce que tout le spectacle du monde est toujours écrit d'avance comme une liste de courses ?

– Baygon vert

– Destop

– Destop

– Baygon vert

– Baygon vert

– Destop

– Destop

– Baygon vert

– Destop

– Baygon vert

– Baygon vert

– Destop.

Est-ce que TOUT est écrit d'avance ? Est-ce que l'ange de la Désolation me regarde en ce moment, de derrière mon épaule, interprétant chaque mot que je prononce, chaque pas que je fais sur Terre, comme une faute de frappe ? Sommes-nous seuls dans l'Univers ? La vie existe-t-elle ailleurs ? Où sont-ils donc tous passés ? Y a-t-il un autre monde où nous pourrions vivre ? Y a-t-il un autre monde où nous vivons déjà ? Sommes-nous plusieurs ? Y aura-t-il un jour un CAP de mécanique quantique ? Pourrait-on en réunissant tous les chômeurs du monde créer un gros cerveau mondial sans emploi pour répondre à toutes ces questions ? Ou vaut-il mieux se taire ? Est-ce qu'on ne devrait pas faire une minute de silence ? N'y a-t-il pas mille et une bonnes raisons de faire une minute de silence à la minute où je vous parle ? Est-ce que je ne ferais pas mieux de la fermer ? D'un peu fermer ma gueule ?

– Euh, oui, répondis-je, par exemple.

Il arrêta de parler et resta là, sans plus rien dire, à me regarder fixement.

Tout le monde était parti (au) plané.

Il n'y avait plus que nous.

Ce silence dura une éternité.

Une éternité pleine d'interrogations, de baygon vert, avec de vagues réminiscences de *L'attaque de la moussaka géante*, en forme de trip psyché.

Soudain, le bruit d'un moteur déchira tout - encore cet *abruti* de truffiste ? - et l'éternité retomba.

Roxanne réapparut avec mon sac à dos.

– Surtout n'oubliez pas votre sac à pipes, Boris.

C'était moi la truffe.

– Et prenez ma carte, dit le *gentleman*. Je m'appelle Hugues. Hughes Reverte. Mais tout le monde m'appelle l'Astronome. Passez quand vous voulez. C'est mon club. Les scientifiques aussi ont le droit de s'amuser.

Sur la carte on pouvait lire :

L'Observatoire. Club privé.

4 impasse Giscard d'Estaing.

Dress code : Science.

– Vous êtes ouvert ce soir ?

PARTIE III

L'OBSERVATOIRE

Quelqu'un chantait.

*S'il y a quelqu'un que ça intéresse
Qu'il m'envoie son nom et son adresse
Je lui raconterai l'histoire
De l'homme qui pleurait sans espoir¹*

– Ça m'intéresse, moi, dis-je.

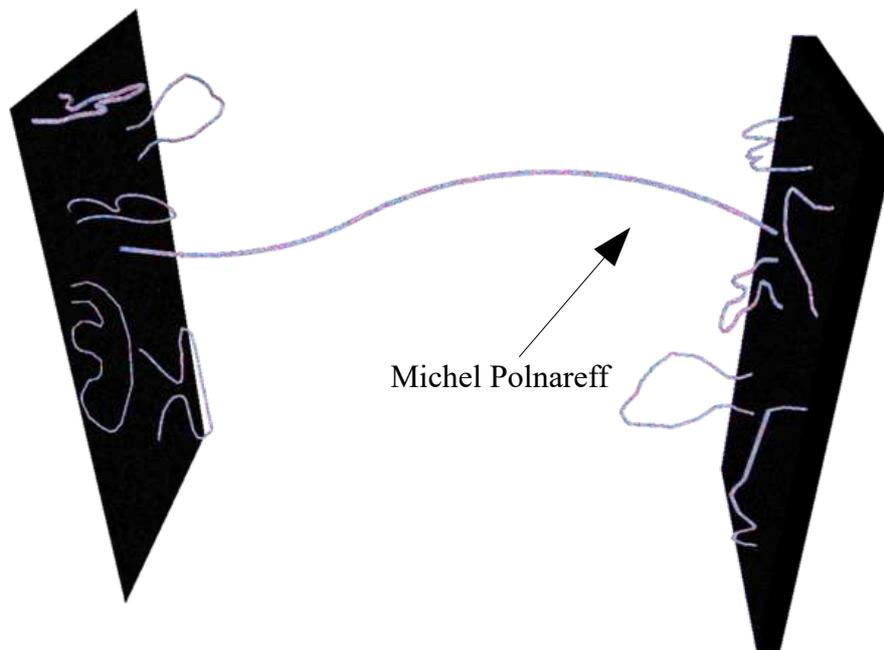
Une lumière s'alluma à l'extrémité d'un long tunnel.
Ça y est, j'étais mort. Une silhouette apparut, en contre-jour.
Quelqu'un marcha vers moi, comme un ange ou un
astronaute.

*Il pleurait des larmes de verre
Et quand elles atteignaient la terre
Cela faisait une musique
Angélique et fantomatique*

¹ Michel Polnareff, "L'homme qui pleurait des larmes de verre" sur l'album *Michel Polnareff*.

La voix de Michel Polnareff remplissait l'espace du tunnel que je devinai être en fait une sorte de tore, un long couloir raccordé à lui même, un serpent se mordant la queue.

"Michel Polnareff est une corde vibrante dont les extrémités sont reliées à différentes branes, monolithes ancestraux à l'origine du temps et de l'univers, de cet univers et de tous les autres, qui flottent dans un espace formé de multiples dimensions : un super-univers ou multivers."



Une voix venue d'ailleurs m'expliquait le phénomène Polnareff, tout simplement.

La silhouette se rapprocha. Bénéficiant d'une pesanteur artificielle générée par l'anneau en rotation sur lui-même.

Moi qui croyais que quand on était mort, on revoyait toute sa vie défiler... J'assistais à une rediffusion de *2001, l'Odyssée de l'espace*. En même temps, comme ma vie ce n'était rien, c'est presque logique que ça finisse par une séance ciné.

La silhouette se rapprocha encore.

Tiens, on aurait dit... un dinosaure.

Oui, c'était vraiment un dinosaure. Un dinosoïde. Un T-Rex, mais de taille humaine, avec des bras humains. Il fumait une cigarette électronique.

– Vous écoutez Michel Polnareff, vous les dinosaures ?...

Il me faisait face maintenant. Il portait des lunettes.

Les mêmes que Polnareff.

Les lunettes de Polnareff étaient-elles des lunettes à voir toutes les dimensions du multivers ? Des lunettes 4, 5, 6, 7D ?

– Tout le monde écoute Michel Polnareff, me dit le dinosaure.

– Tout le monde qui ça ?

– Toute la galaxie.

– On parle bien du même ? Le chanteur aux boucles blondes et aux lunettes à grosses montures blanches ?

– Oui, c'est ça. Michel Polnareff. Figurez-vous qu'il vit chez nous maintenant. On lui a installé un studio. Il va pouvoir enfin ressortir un album.

- Je pourrai l'écouter ?
- Vous n'y comprendriez rien.
- Pourquoi ça ?
- C'est de la musique pour nous autres dinosoïdes que Michel est en train de composer. Des vibrations électromagnétiques qui vous laisseraient, vous, humains, complètement indifférents...
- Michel ne fait plus de chanson pour les Terriens ? Michel n'est plus humain ? Vraiment ? Je vous avoue que j'ai du mal à l'imaginer chanter : "Je suis un dinosaure / quoi de plus naturel en somme..."
- C'est pourtant ce qu'il chante.

Je suis un dinosaure

Je suis un dinosaure

Comme on en voit dans les muséums

Un dino, un vrai

Un diplodo-cul, toujours prêt, toujours gai.

Je suis un dinosaure

Et de là-haut

Sur mon podium
J'éblouirai tout l'univers
De mon anatomie
Je suis un dinosaure
Quoi de plus naturel en somme

Je me réveillai.

La télé était restée allumée.

Il était 19h.

Sur France 3, on voyait le Roi d'Espagne.

Il venait d'abdiquer.

Il était au chômage, c'était son tour.

Je me servis un verre de Gambetta que j'allongeai d'eau gazeuse. On aurait dit le sud et c'était le sud, mais sans alcool.

– C'est pas vraiment le sud alors !

– Quoi ?... Qui... Qui a dit ça ?

– Coucou Boris !

L'écureuil sortit la tête de mon sac à dos ! L'écureuil s'était échappé du Parc. Mais ce n'était pas tout.

Dans le fond, j'aperçus une paire de mèches blondes. Je retournai le sac et le secouai. En tombèrent la perruque blonde et les lunettes du jardinier.

– Alors, c'est ici que tu vis, dans ce trou à rat ? me demanda l'écureuil.

– Oui, c'est ça. C'est chez moi.

Ma platine vinyle trônait, sous tension, impatiente, au milieu de la pièce. On aurait dit un androïde adolescent à son premier rendez-vous.

Mes vinyles étaient éparpillés autour.

Ma platine *Bang & Olufsen*.

25€ chez *Cash Converter*.

Même 20€ si ça se trouve, je ne me rappelais plus exactement.

– Vous allez acheter ça, vous êtes sûr ? m'avait demandé le vendeur.

– Euh, vous n'êtes pas vendeur ?

– Si.

- Vous n’êtes pas censé vendre alors ?
- Si.
- Ok, alors je vais l’acheter.
- C’est vous qui voyez. C’est vous qui achetez, je veux dire. Alors, si vous voulez acheter ça. Enfin, je veux dire...
- Vous m’autorisez quand même à l’acheter ?
- Franchement, c’est vieux et lourd. Vous avez vu la télécommande, elle pèse une tonne.

Il la montra à ses collègues. Ils éclatèrent tous de rire. Ils se foutaient de ma gueule, quoi. On pouvait le dire.

Et c’est à ce moment-là, parce que le monde était bien fait, ou presque, en tout cas parce qu’il semblait y avoir des lois, comme celle de la gravité, à laquelle je ne comprenais pas grand chose, voire rien du tout, que la mère de toutes les télécommandes, qui, elle, pesait vraiment une tonne, s’abattit sur cette bande de connards pour en faire du pâté.

Pâté de vendeurs.

Pâté *Converter*.

Avec mon ami riquiqui, on s'écoutait tous les Michel.
Michel Sardou. Michel Berger. Michel Polnareff. Jean-
Michel Jarre.

Avec mon ami riquiqui du Pôle Emploi Canard, on se
faisait tous les Michel. On écoute Michel & Michel & Michel.
& Jean-Michel aussi.

J'avais toujours aimé les Michel.

Les disques tournaient en rond.

Les disques faisaient leur révolution.

Chez moi on aurait dit un tremblement de terre de
Michel.

J'avais toujours aimé la variété.

– La vérité est dans la variété, dis-je à l'écureuil

– Wow, ça fait universitaire ça, dit-il. Tu m'épates,

Boris.

Le cosmos faisait son effet.

– Grmml grmmml gmrrl.

L'écureuil gromelait.

– Grummmml ggrumml.

– Grmmml grmll grmmlo gmrrl.

– Grrmmml grrmmmllo ggrrmlo.

– Grrrrrrrrrrrrrrrrrrrr.

Ah non, en fait, c'était le bruit de sa pipe électronique.

Je me rendis à la salle de bain. Je me regardai dans le miroir.

Je n'avais rien pour me déguiser. "Dress code : Science". Qu'est-ce que j'allais bien pouvoir mettre ?

"Je suis un homme... Je suis un homme... Quoi de plus naturel en somme..."

Sur la platine : Michel, évidemment. Cette fois-ci : Michel Polnareff.

Etait-ce un signe ?

Devais-je montrer mes fesses ? Me déguiser en homme ? C'est-à-dire ?

– Je voulais me déguiser en Newton, expliquerais-je, avec perruque, pantalon bouffant et pomme golden, mais ils n'avaient pas ça chez *Rue de la Fête*, alors ce qui m'a paru se rapprocher le plus de Newton, c'est : Michel Polnareff.

J'enfilai la perruque blonde et les lunettes à montures blanches. J'écoutais Michel Polnareff en devenant Michel Polnareff.

Je ressortis.

L'écureuil lisait *Tintin au pays de l'or noir*.

J'ouvris un livre sur la théorie du Big Bang.

Je refermai.

J'étais Polnareff.

J'étais le Big Bang.

Une explosion de lumière ! Fiat Lux ! Et la lumière fut ! Fiat 500 mais quand même : de la lumière dans ma tête ! Dans ma tête toute ronde de chômeur scientifique, comme sortant du prisme de Newton : un arc-en-ciel. Ni une ni deux.

Ce soir j'allais me la coller.

Il n'y avait personne devant l'Observatoire.

Même pas de videur.

La porte était ouverte.

Je sonnai quand même.

Le videur devait être à l'intérieur. Le videur intérieur.

J'attendis. L'écureuil fumait la pipe à mes pieds.

– S'ils ne veulent pas te laisser rentrer, lui dis-je, je dirai que je fume un écureuil qui fume la pipe électronique.

La pipe électronique ça rentrait partout.

Alors l'écureuil avec la pipe qui rentrait partout devrait rentrer aussi.

– C'est le support. C'est comme un fume-cigarette.

C'est pour tenir ma pipe. C'est à la mode.

– Un écureuil pour tenir une pipe ?

– Oui, c'est ça.

Je rentraï, l'écureuil passa entre mes jambes.

Avec la vapeur, on aurait dit un petit train.

Pas de videur.

On avança dans un long couloir.

On entendait de la musique.

On entendait des voix.

Ça s'agitait.

Ça sentait la science.

Enfin, ça sentait surtout la clope.

C'était un club fumeur apparemment.

Je poussai deux grandes portes battantes sur lesquelles était inscrit : "MUR DE PLANCK".

Nous nous retrouvâmes dans une grande salle enfumée. Cela ressemblait à un cabaret. C'était *Le Plus Grand Cabaret du Monde* mais en plus petit. Et en plus *vintage*.

Tapez "théâtre cabaret" dans *Google Images*. Vous verrez l'ambiance.

Les tables étaient recouvertes de nappes rouges, du même rouge flamboyant que le rideau de velours déployé en fond de scène, au-dessus duquel l'inscription "L'Observatoire" trônait en grandes lettres de néons jaune.

Des balcons de bois sculpté surplombaient la scène.

On se serait cru à l'intérieur de ma platine *Bang & Olufsen*. Oui, si j'avais pu me glisser dans ma platine, nul doute, cela aurait ressemblé à ça, un infra-monde cabaret, tout en palissandre.

Les mots à employer étaient les suivants : art déco, années 30.

La scène était vide pour l'instant. La musique sortait des enceintes.

Au bal masqué, ohé, ohé !

Elle danse, elle danse au bal masqué

Elle ne peut pas

S'arrêter, ohé, ohé

De danser, danser, danser, danser, danser

Une girafe dansait tout près de moi. En effet, elle ne semblait pas pouvoir s'arrêter.

Je m'avançais vers le bar qui se trouvait sur le côté de la scène.

Les gens buvaient, discutaient, riaient. *S'enjaillaient*, disait-on dans le sud. C'était un terme à la mode depuis quelques temps. Venu du continent africain, une déformation de l'anglais *enjoy*.

Tout le monde *s'enjoyait*.

C'était étrange.

Une girafe.

Un ours.

Un singe.

Un cheval.

Une autruche.

Il n'y avait que des animaux.

Tout le monde s'était déguisé en animal.

J'avais l'air fin avec ma perruque et mes lunettes.

Le patron de l'Observatoire était derrière le bar.

– Bonsoir ! Ça me fait vraiment plaisir que vous
soyez venu !

Je m'assis.

– Qu'est-ce que vous buvez ? Du pastis bleu, ça vous
tente ?

– Du pastis bleu ? Je ne savais pas que ça existait.

– Vous voulez essayer ? C'est fait pour vous, ça,
faites-moi confiance.

– Allez !

– La théorie du Big Bang, comme son nom ne
l'indique pas, n'est plus une théorie mais un fait, me dit-il,
eu égard à toutes les mesures qui ont été réalisées avec une

extrême précision, sur Terre et dans l'Espace, ces cinquante dernières années. De la même façon, la théorie de l'évolution a cessé d'être une théorie pour devenir un fait scientifique incontestable. Au grand dam des créationnistes. Et cela depuis qu'on a pratiqué, ce qui n'est pas banal, et demande une motivation certaine, la dissection complète d'une girafe. Oui, la dissection complète d'une girafe. Mais ne parlez surtout pas de ça à Sophie qui est en train de danser, là-bas. Elle vous tomberait dessus, littéralement. Elle vous tomberait dans les pommes, Newton. Le nerf laryngé part du cerveau de la girafe pour descendre le long de son cou, jusqu'à son coeur, avant de remonter vers le cerveau. Il prend donc un détour considérable et complètement inutile. Ce qui est une preuve incontestable que la girafe n'a pas été créée à l'image d'un modèle divin, d'une girafe parfaite, mais qu'elle a évolué à partir d'une ancienne forme animale, cousine de nos propres ancêtres. Il n'y a jamais eu d'essence de girafe, de girafe essentielle si vous préférez, pas plus que de lapin d'ailleurs, mais une croyance qu'on pourrait nommer

essentialisme s'est profondément ancrée en chacun de nous. Si bien que nous-mêmes nous cherchons l'essence de nous.

– Le pastis bleu c'est vraiment bleu, je dis à l'Astronome en empoignant le verre qu'il avait posé devant moi.

Je l'avalai cul sec.

– Cette découverte transforme le monde en un joyeux bazar, poursuit-il. Une jungle vivante. C'est la révolution de la création. La girafe contre Tarzan, qui n'est rien d'autre qu'un phallocrate de plus au bout du fil, comme Robinson Crusoé, prêt à tout réinventer au milieu de la jungle, l'ordre capitaliste et les places boursières. La girafe a fait sa révolution dans la création sans pousser un seul cri, sans un seul slogan, sans porte-voix. Elle s'est contentée de glisser sur le monde.

– Ben tiens, glissez-moi donc un deuxième pastis bleu, s'il vous plaît. Dites... Euh... Vous ne m'aviez pas dit : "*Dress code* : Science" ?

L'écureuil zieutait une loutre.

J'avalai mon *blue* pastaga.

– Dites-moi alors, pourquoi tous ces animaux ?

demandai-je à l'Astronome mais il avait déjà disparu.

Un panda l'avait remplacé derrière le bar.

– Tu connais ce panda ? me demanda l'écureuil.

– Euh non.

– C'est un rappeur.

– Bienvenue à vous tous ! Bienvenue à l'Observatoire !

L'Astronome était monté sur la scène. Il parlait dans un de ces micros rétro qui ressemblait à un toasteur.

– Un rappeur ?

– Ouais, il cartonne. Et le panda, tu veux pas rapper un peu ?

Le panda se mit à rapper.

– J'suis dans ma bulle, bulle, bulle. Oh shit, le shit, le shit. Olala olala.

C'était pas banal, un panda qui rappaît.

– Tu chantes du PNL ou quoi ? lui demanda l'écureuil.

– Ouais, dit le panda, Le monde ou rien. Moi ça m'convient.

– Pourquoi tu nous rappes pas un truc à toi ? Il a un groupe qui s'appelle Panda Calin, me dit l'écureuil.

– Oh non c'est fini, j'arrête, PNL a tué le business. Trop forts les mecs. Ounga, ounga, ounga ouais, mon gars mon gars mon gars j'sers.²

Un ours vint s'asseoir juste à côté de moi. Il dézippa son costume au niveau du cou et tomba le masque.

L'homme, âgé d'une soixantaine d'années, était en nage. Moi aussi j'avais chaud, très chaud, sous ma perruque. Je profitai de l'occasion pour retirer à mon tour mon déguisement. Je posai ma perruque et mes lunettes sur le bar.

L'homme ressemblait étrangement au chanteur Michel Sardou. Ses cheveux blancs poivre étaient coiffés en arrière et il avait dû subir, comme lui, un lifting. L'effet "bouche de canard" était flagrant. On avait l'impression qu'il faisait perpétuellement la moue. Cela renforçait l'impression générale qui se dégageait de lui et qui pouvait

² PNL, "Le monde ou rien" sur l'album *Le Monde Chico*.

se résumer ainsi : *Je n'ai aucune intention de me faire chier avec des connards.*

– Vous ressemblez beaucoup à Michel Sardou, dis-je à l'ours. Ça doit être à cause de votre bouche pincée ou de votre air méchant.

– Ou peut-être parce que je suis vraiment Michel Sardou.

Je n'eus pas le temps de réfléchir à cette hypothèse.

– Je suis ravi de vous accueillir à nouveau dans mon Observatoire ! cria l'Astronome dans son micro.

Des sifflets. Des cris d'animaux.

Applaudissement de la jungle.

J'applaudissais moi aussi. L'écureuil, tout petit, applaudissait tout petit.

– *Muchas gracias a todos !* *! Thank you !* Ce soir, ça va être une soirée formidable ! Oui, avec des numéros *EX---CEP---TION---NELS !*

Grrr glouglou groin groin !!

Ouh ouh ah ah !!

Meuh bêêê coin-coin !!

Grrrrrrrôôôin grrrrrrrôôôin !!

Un sanglier fumait un gros joint.

– Mike ! s'exclama l'écureuil.

– Hey Mister Nuts ! Ça va ou quôôôï ? Ça se passe ? Tu cherches à fumer ?

– Ahahaha ! Mike, tu ne changeras jamais, sacré cassos va ! Le cassos du cosmos ! Toi au moins tu as du boulot ! Tu as ton propre business ! Tu chômes pas, Mike ! Auto-entrepreneur !

– Et pour ouvrir cette soirée, je vous prie de bien vouloir accueillir un tout nouveau membre du Club, j'ai nommé : Boris, le comique quantique. On peut l'applaudir.

Applaudissement de la jungle.

– Euh, quoi ? Comment ? Mais je...

– Vous allez bien nous raconter une petite blague, Boris... Hein, mes amis, dit-il à l'auditoire, il va bien nous raconter une petite blague le Boris ?

Grrr glouglou groin groin !!!

Ouh ouh ah ah !!!

Meuh Bêêê coin coin !!!

Brrrrrooooooooooooooooooaaaaaaa !!!!!!!!!!!!!

Un barrissement d'encouragement.

Le panda au bar, qui ressemblait désormais étrangement à un éléphant rose, me resservit un pastis bleu.

– C'est la maison qui offre, me dit-il.

– Merci l'Astronomie.

– Allez, Boris ! Boris ! Boris !

L'Astronome se mit à crier mon nom.

Et toute la jungle de reprendre en coeur :

– Boris ! Boris ! Boris ! Boris ! Boris ! Boris !

– Héhé l'ami Boris ? Tu auras bientôt deux emplois : comique & cosmique, me dit l'écureuil.

– Boris ! Boris ! réclamaient les animaux.

– Hé Boris, t'y vas ou quôôôôôî !!! hurla le goret.

– Boris, me dit l'éléphant rose, je suis avec vous.

Brrrrrooooooooooooooooooaaaaaaa !!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!

Un second barrissement d'encouragement.

Tout se mélangeait. Les trompes et les truffes, les cris et les sifflets, les animaux et la science.

– Allez, Boris, faites-nous rire ! m'exhorta l'Astronome.

Je me dirigeai vers la scène.

Quelqu'un me retint par l'épaule. Je me retournai. La girafe me tendit un micro dont le fil pendait comme s'il venait de l'autre bout de l'univers pour me rappeler à ma vocation.

Une lumière soudain me tomba dessus, je sentis sa chaleur. Je ne distinguais plus rien autour de moi. Comme si j'étais tombé dans mon esprit, à la recherche de la meilleur blague de tout l'univers.

Oui, c'est ça, la meilleure blague de tout l'univers...

La meilleure blague de tout...

Oui, la meilleure...

La meilleure de toutes les blagues...

LA blague...

Oui, c'est ça...

Allez, je me lançai.

Faites comme les petits canards
Et pour que tout l'monde se marre
Remuez le popotin
En f'sant coin-coin³

Tout le club se secoua le bas des reins. Tout le club remua le popotin. Je faisais coin-coin avec un singe. Derrière moi, le panda et l'ours (qui avait remis son masque) se tenaient par la main. Où était passé l'écureuil ? Mince, je l'avais perdu de vue.

La danse des canards l'avait-elle effrayé ? Avait-elle effrayé le Canard à l'intérieur de lui ?

C'est la danse des canards
Les gamins comm' les loubards
Vont danser ce gai refrain
Dans tous les coins

Ne soyez pas en retard
Car la danse des canards

3 J.J. Lionel, "La danse des canards" sur l'album *La danse des canards*.

C'est le tube de demain

Coin-coin coin-coin

Et c'est la fin

Et ça enchaîna.

A... A... A... A la queue leu leu

A... A... A... A la queue leu leu

A... A... A... A la queue leu leu

Tout le monde s'éclate à la queue leu leu

– Allez ! On y va !

La voix de l'Astronome.

Je me retournai, il était là.

Derrière l'ours et le panda.

– Où allons-nous ? demandai-je.

– D'où venons-nous ? vous voulez dire.

Tout le monde se dirigeait vers la scène à la queue leu
leu.

Et ça enchaîna encore.

La musique céda sa place à une autre, dont l'intro monta lentement. Cette intro m'était familière. Le bruit du vent. Quelques notes de piano.

Un frisson parcourut mon corps.

La voix de Michel Sardou retentit soudain dans le Club.

Terre brûlée au vent
Des landes de pierre
Autour des lacs,
C'est pour les vivants
Un peu d'enfer,
Le Connemara

Au moment où la cornemuse et la batterie s'en mêlèrent, toute la salle explosa, s'agitant au rythme de la musique comme un serpent sous l'emprise d'un fakir des années 80.

– Nul ne résiste aux *Lacs du Connemara*, me dit l'Astronome.

– Oh que oui. D'accord à 150%. Rien ne résiste à Michel Sardou. A Michel Polnareff, non plus. Mais Polnareff n'a pas ce genre de tube à son actif, il n'a pas son Connemara à lui. Un tube vendu à des millions d'exemplaires et qu'on passe inévitablement à la fin de toutes les soirées, de toutes les fêtes. Des boîtes échangistes aux repas de famille. Des enterrements de vie de jeune fille aux enterrements tout court.

– Nulle ne résiste aux *Lacs du Connemara*, répéta l'Astronome.

La girafe était montée sur scène.

Elle se rapprocha du rideau de velours rouge.

Ses longues pattes, ses longues gambettes glamour, se frayèrent un chemin entre deux pans du rideau.

Elle passa derrière et disparut.

– *Les Lacs du Connemara* ont été écrits et composés à Saint-Georges-Motel, dans l'Eure, dis-je, dans la propriété de Michel Sardou. Ayant souffert de la chaleur à la suite d'un long voyage, le synthétiseur *Sequential Prophet 10* de Jacques Revaux donnait un son proche d'une cornemuse,

ce qui donna l'idée à Michel d'écrire une chanson écossaise. Comme ni lui, ni Pierre Delanoë ne connaissaient l'Ecosse, Delanoë partit chercher de la documentation mais revint avec un prospectus touristique sur l'Irlande. Le texte s'inspire du film *L'Homme tranquille* de John Ford, laissant le conflit entre protestants et catholiques en toile de fond et évoquant un mariage irlandais. Jugeant la chanson trop longue (plus de 6 minutes), Michel Sardou ne voulait pas la sortir. C'est Jacques Revaux qui le convaincra de la garder. Le 45 tours regroupant *Les Lacs du Connemara* et *Je viens du sud* a été vendu à plus d'un million d'exemplaires en France lors de sa sortie en 1981 devenant ainsi le plus grand succès en single de Sardou. Le 15 novembre 2011, à l'occasion du 30e anniversaire de la chanson, Paul Kavanagh, ambassadeur d'Irlande à Paris, remettra symboliquement les clés du Connemara à Michel Sardou. Mais vous retrouverez tout ça dans la notice wikipédia consacrée à Michel Sardou.

– Enfin, ce sont les faits, me rétorqua l'Astronome.
Mais d'où vient cette magie ?

"Terre brûlée, au vent... Des landes de pierres..."

Oui, d'où venait cette magie ? me demandai-je à moi-même.

– Regardez-nous, me dit-il, regardez ce club. Nous ne formons plus qu'un seul corps. Une force s'est emparée de nous. Un flux. Auquel nul ne peut opposer résistance. Une fusion opère. Cette force nous ramène d'où nous venons. Comme si nous avions encore dans la main les clefs du trou qui nous a vus naître, il y a des milliards d'années. Nous retournons dans le trou, clef en main. Cette force qui nous a créé nous y ramène. C'est splendide, Boris. C'est splendide !

Le panda était monté sur scène. Il se fraya un chemin derrière le rideau rouge et disparut à son tour.

– Je sais que je ne devrais pas raconter ma vie. Surtout quand je parle de physique. L'univers est infiniment grand et moi je suis infiniment petit. Mais en même temps, relier l'infiniment grand et l'infiniment petit, Boris, n'est-ce pas le but de la science aujourd'hui ? A une époque, avant que j'ouvre l'Observatoire, j'allais souvent faire la fête dans des soirées, ou en boîte. Et à chaque fois, ça se terminait de

la même façon. Alors que la fête battait son plein, le temps soudain s'arrêtait. Un tout-tout-tout-tout-tout-tout-tout-tout petit instant se dilatait pour prendre des proportions gigantesques. C'est d'ailleurs comme ça qu'Alexander Vilenkin décrit la naissance de l'univers, de celui-ci, du nôtre et de tous les autres. Un tout-tout-tout-tout-tout-tout-tout-tout petit instant qui se dilate pour prendre des proportions gigantesques sous l'effet d'une force qu'il appelle la force d'inflation et qui a permis à la matière de passer de rien du tout à une taille infinie. Et cette force pourrait très bien revenir nous rendre visite de nouveau, dilater cette fois le moindre petit atome de notre univers pour lui donner des proportions gigantesques et faire naître de nouveaux univers-bulles en causant la fin du nôtre. Quand j'allais dans une fête, il y avait toujours un moment où le temps s'arrêtait. Alors qu'il y a une seconde à peine, même pas, Michel Sardou envoyait la grosse sauce, alors qu'il y a une seconde à peine, tout le monde dansait, tout le monde se déhanchait sur *Les Lacs du Connemara*, tout d'un coup, inévitablement, tout s'arrêtait. Alors qu'il y a une seconde à

peine, Michel envoyait la grosse sauce, la sauce du Connemara, alors qu'il pompait bien fort Michel, qu'il pompait, pompait, pompait la sauce du Connemara pour l'envoyer uniformément dans toutes les directions, tout d'un coup, inéluctablement, tout s'arrêtait. Même si personne ne l'aime Michel, il fait le job, ça fait des dizaines, des centaines, des centaines de millions, des milliards d'années qu'il fait le job, 14,7 milliards d'années qu'il fait le job Michel : 14,7 milliards d'années, c'est l'âge de l'univers, depuis la naissance de l'univers Michel pompe la sauce du Connemara, pour que quelque chose puisse avoir lieu, qu'on puisse vivre, danser. Ce n'est pas vous qui allez me contredire, Boris.

– Oh que non. D'accord à 240%.

– Alors qu'il y a une seconde à peine, même pas, une micro, une nano-seconde, Michel pompait la sauce, l'envoyait bien fort uniformément dans toutes les directions pour qu'il y ait une bonne couche de sauce, une bonne grosse couche, qu'on puisse se déplacer dessus, que ça soit bien consistant, comme une grosse couche de crème

anglaise, (je ne sais pas si vous êtes au courant, Boris, mais la crème anglaise est une de ces rares substances dont la densité est telle qu'on peut marcher dessus, imaginez : dans votre piscine - ou votre baignoire, Boris - vous versez de la crème anglaise, vous la remplissez de crème anglaise et après vous mettez votre maillot de bain - même pas besoin de maillot, vous y allez comme ça, habillé - et vous marchez dessus, vous marchez sur la crème, vous verrez, pas de problème, vous pouvez marcher dessus, vous pouvez traverser sur la crème, c'est magique - vous pouvez vous déplacer à la surface d'une crème anglaise, quel bonheur !).

– Ah oui ? Il faudrait que j'essaie.

– Alors qu'il y a une seconde à peine, on dansait encore comme des fous sur Les Lacs du Connemara, *PAF!* Le rideau tombe, le temps s'arrête, tout le monde s'immobilise et me regarde. Toute ma sauce a disparu ! Comme si des mecs étaient entrés discrètement avec du gros matos, et avaient installé un système d'évacuation de sauce. Vous, vous dansez, vous ne vous en apercevez pas, mais eux, ils mettent des tuyaux, de gros tuyaux, et des

syphons, et puis ils évacuent votre sauce du Connemara. Alors la soirée est foutue. C'est ça leur job, ils arrivent et puis ils ruinent votre soirée. En tout cas, à cette époque, à chaque fois que j'allais dans une soirée, c'était pareil, ils arrivaient et ils me pompaient ma sauce.

– Les enfoirés, dis-je.

– Le temps se figeait, tout le monde s'arrêtait de danser, s'immobilisait et me regardait. Tous mes copains qui, il y a une seconde à peine, faisaient la fête, maintenant faisaient le mime. Ils se tenaient immobiles et me regardaient. Ils faisaient le mime ! Le mime ! quel angoisse. Vous voyez ce que c'est qu'un mime ? C'est un crime contre l'humanité. Ça m'angoisse un mime, vous ne pouvez pas imaginez à quel point ça m'angoisse. Ça apparait toujours sans prévenir, un mime, vous êtes bien, vous êtes là, vous vous baladez en ville, et soudain, AAAAAAAAAAAAAAAAAAHHHHHH ! Un mime !!! Là, au coin de la rue, un mime !!!!!!!!! Au secours !!!!! Le mime est là et il n'a rien d'autre à faire que de faire le mime ! Que de rester immobile, déguisé en soldat de la deuxième guerre

mondiale. Merde alors, j'étais bien moi ! J'avais oublié la guerre et tout ça. Et qui voilà soudain ?? Un mime ! Un mime déguisé en soldat ! Mon après-midi est ruinée. Et en plus, quand on y pense, ça ne va pas du tout un mime qui fait le soldat parce qu'un soldat ça bouge, faut lui dire au mime, c'est même le principe du soldat : ça bouge un soldat, sinon ça meurt assez vite ! Mais enfin, peu importe. A chaque fois, c'était l'angoisse. Tous les copains, qui dansaient comme des fous, soudain s'immobilisaient et me regardaient. C'était l'horreur. On aurait vraiment dit une armée de mimes. Ou bien encore une armée en terre cuite. Vous savez, les soldats de l'armée du premier Empereur de Chine : 6000 soldats en terre cuite ! Non, vous ne voyez pas, Boris ?

– Euh, ça me dit vaguement quelque chose.

– Donc, pour faire bref, le mec, enfin l'Empereur, il sait qu'il va mourir : OK, ça c'est la base. N'est-ce pas Boris ?

– Comment ?

– Je veux dire : Quel est la différence entre un homme et un animal ?

– Hein ?

– Je veux dire : Quel est la différence entre un homme et un animal ?

– Heu...

– Alors ?

– Heu... les animaux ne se rasent pas.

En parlant d'animaux, je jetai un coup d'oeil à la scène. Mike le goret se tenait près du rideau. Il fumait son joint à quelques centimètres seulement de l'étoffe rouge. Avait-il l'intention de tout faire brûler ? Ou ne s'en rendait-il seulement pas compte, son joint étant devenu au fil du temps comme une extension de lui-même, comme une prothèse ?

Le goret s'enfonça dans l'étoffe rouge comme on s'enfonçait dans l'eau. Son derrière poilu disparut comme s'il n'avait jamais existé.

– Non, Boris. L'homme enterre ses morts. L'homme a conscience de la mort.

– Entre nous, si vous me permettez, je crois bien que les animaux ne se rasent pas.

– Mais vous non plus je vous rappelle, Boris.

– Comment ?

– Vous êtes barbu, Boris.

– Ah oui. Vous avez raison.

J'avais oublié que j'avais une barbe. Et puis après ?

Étais-je obligé de m'en rappeler ?

– L'homme a conscience de la mort, donc l'Empereur aussi. Mais l'Empereur, lui, il peut se payer le luxe de se faire construire un tombeau avec 6000 soldats en terre cuite dedans ! 6000 soldats en terre en cuite ! Ça c'est beau !!!! Ils sont là et ils sont en terre cuite ! Exactement comme mes copains ! Alors qu'il y a une seconde à peine, ils dansaient encore comme des fous, maintenant ils étaient en terre cuite, ils étaient là devant moi, 6000 copains copines en terre cuite immobiles devant moi. Et j'allais faire quoi avec ça moi ? C'était comme si une espèce de malédiction s'abattait sur moi. A chaque fois, c'était pareil. Le temps s'arrêtait et les copains s'immobilisaient, comme si tout l'univers se figeait, comme si nous étions tous tombés dans un trou noir, tout l'univers, figé, à l'arrêt, me

faisait face et attendait que je réagisse. Mais je ne savais pas ce que je devais faire ; qu'attendait-il de moi l'univers ? Je le regardais fixement aussi, incrédule, la situation semblait désespérée. C'était comme ça, à chaque fois que je me rendais à une soirée, la soirée sombrait au fond d'un trou, au fond d'un trou noir. Et au fond d'un trou noir, il n'y a plus d'espoir. Noir c'est noir, c'est bien connu. Et un trou noir, c'est noir, ça c'est sûr, vous pouvez me croire.

– Je vous crois.

– Non seulement c'est un trou mais en plus c'est noir !! Ça commence à faire beaucoup. Un trou jaune, oui, je veux bien ! Un trou vert si vous voulez !! Mais un trou noir ??? A une époque, personne n'aurait jamais cru que ça puisse exister un trou noir, c'est vide et en plus c'est noir, on n'y voit rien du tout, comme si vous bossiez chez *Leroy Merlin* : vous voulez gagner deux ou trois sous, alors vous tatez, vous faites l'inventaire, vous êtes embauché pour tater tout ce qu'il y a dans le magasin, vous tatez, vous tatez *Leroy Merlin*, la nuit, vous tatez, vous savez pas ce que vous tatez, vous ne comprenez rien, vous tatez des vis, des

marteaux, vous ne comprenez vraiment rien, rien à rien, et bien chaque fois que j'allais dans une soirée, moi, c'était pareil, je ne comprenais rien. Mais rien de rien. Chaque fois que j'allais dans une soirée, c'était comme si je venais avec mon trou noir. Quand je croisais les autres invités à l'entrée, j'étais jaloux. Ils étaient venus avec leur copines eux. Moi j'étais venu avec mon trou noir. "Salut !" "Salut, ça va ?" "Ah, mais t'es venu avec..." "Oui je suis venu avec mon trou noir." Non, bien sûr, je ne le disais pas, sinon plus personne ne m'aurait invité.

– Je veux bien le croire.

– Quoi qu'il arrive, à la fin, mon trou avalait tout le monde. Nous finissions tous au fond. C'était vide. La croissance était nulle. Par définition. Qu'on soit de gauche ou de droite, de dauche ou de gouache, de centre-diche ou de centre-gauffre, tout ce que vous voulez, on ne peut nier ce fait : la croissance est nulle au fond d'un trou noir. Un point c'est tout, un trou même. Même si les experts vous diront que la croissance est environ de 0,8% ou de 0,7%. Ou, après avoir revu les chiffres à la baisse, dans un élan de

lucidité lyrique qui frise la petite mort (qui n'aura jamais aussi bien porté son nom) : "Je crois qu'on se situe plutôt à 0,3% en fait." Quoi qu'il en soit, personne n'est dupe, c'est *tout vide* et les perspectives de croissance sont nulles, complètement nulles. A défaut de grand soir, c'est le grand noir qui nous ouvre sa porte. J'avais beau regarder autour de moi, c'était *vide vide vide*, j'avais beau regarder partout par terre au fond du trou, je AAAAAAAAAHHHHHHHHH !!!!
AAAAAAAAAAAAAAAAHHHHH !!!! AAHHHHHHHHHHHHHHH !!!!
AAAAAAAAAAAAAAAAHHHHHHHHHHHHHHH !!!! MAIS ???????
QU'EST-CE QUE C'EST ?????!!!!!!!

L'Astronome se pencha subitement sur le sol.

– Alors que nous étions au fond, mais vraiment au fond du trou, alors que nous étions vraiment au fond du fond du fond du trou noir, où il n'y a plus d'espoir, où noir c'est noir c'est noir c'est noir... Quel miracle ! Au fond du trou, quel miracle !!...

Quoi ? Je regardais. Je ne voyais rien. A vrai dire, il faisait noir ici aussi maintenant. Dans l'Observatoire. Les lumières n'éclairaient plus que la scène.

Une poursuite ouvrait un cercle de lumière blanche sur le rideau de velours rouge. Là où tous les membres du club s'enfonçaient, disparaissaient.

– Quel miracle ! Au fond du trou, quel miracle : une chips... Oui, une chips, au fond du trou... Une chips... Quel miracle ! Une chips.... La vie... La vie qui repart.

L'Astronome avait trouvé quelque chose sur le sol. Effectivement, ça ressemblait à une chips. A une chips *Pringles*.

– Quel miracle. Je vais rester là à la regarder, à regarder cette chips. Je vais rester là, immobile, à regarder cette chips, des milliards d'année s'il le faut.

– Vous allez regarder une chips pendant des milliards d'années ?

– Oui, c'est ça ma vocation. Mater la chips, mater la vie. Attendre que la vie reparte au fond du trou. Attendre que la chips se mette à parler.

– La chips ? Parler ?

– Ça prendra peut-être dix minutes, dix heures, dix ans, dix milliards d'années mais je sais que ça va arriver, je

sais que la vie va repartir. Je sais que la vie va repartir au fond du trou. Pourvu qu'on lui en laisse la chance. Et c'est ce que je vais faire. C'est ce que je faisais à chaque fois, à chaque fois que le trou s'ouvrait quand j'allais à une soirée. Et c'est ce que nous allons faire ce soir. Laisser la chance à la vie de reprendre, au fond du trou, laisser la chance à la vie de repartir. D'après vous, Boris, combien y a-t-il de chance pour que cette chips se mette soudain à parler ? 1 sur 10, 1 sur 10 milliards, 1 sur 10 milliards puissance 10, 1 sur 10 milliards puissance 10 milliards, ou aucune ?

– Euh...

Je réfléchis. Ou plutôt : je réflé-chips.

– Vous pensez que c'est impossible, n'est-ce pas ?

– Euh...

– Moi aussi j'étais comme vous à l'époque. Et pourtant, réfléchissez cinq minutes : n'est-ce pas ce que nous faisons tous ? Ne sommes-nous pas tous là à attendre qu'une chips se mette à parler ?

– Une bûchette de chèvre, ça marche aussi ?

– Oui, une bûchette de chèvre, si vous voulez, une choucroute, une currywurst, le chiffre 7, n'importe quoi. Ne sommes-nous pas là à attendre que les choses changent ? A espérer que l'avenir sera meilleur ? Alors qu'en réalité, nous le savons tous, rien ne change. Avant que la Terre devienne enfin réellement habitable, franchement, Boris, bien des chips auront trouvé un job, bien des bûchettes de chèvre auront fait carrière dans le *stand-up*.

Je n'arrivais pas à le croire, j'étais dans un état second. *Je le savais, je le savais*, me répétais-je à moi-même. Je n'avais jamais rien trop su, mais ça ne faisait rien, je l'avais toujours su quand même ; c'était ce dont j'avais toujours rêvé.

– Sur la tombe du physicien Ludwig Boltzmann, à Vienne, en Autriche, est gravée cette formule : $S = k \log W$. Cette formule est moins connue que la formule d'Einstein : $E = MC^2$ mais, comme elle, elle a bouleversé irrémédiablement notre représentation du monde et comme elle, aussi, elle peut tenir sur un t-shirt. Ce qui n'est

pas le cas de toutes les équations. Prenez par exemple celle de Schrödinger :

$$H(t) |\psi(t)\rangle = i\hbar \frac{d}{dt} |\psi(t)\rangle$$

C'est tout de suite plus difficile. C'est dommage car cette équation permet de ressusciter un chat, mais c'est une autre histoire. Boltzmann, lui, s'est pendu le 5 septembre 1906. C'était sa deuxième tentative. Il faut dire que ses collègues le prenaient pour un illuminé. Il fit plusieurs dépressions, avant de se suicider. Après sa mort, ses découvertes dans le domaine de la physique statistique, dont il est le fondateur, mettront le physicien allemand Max Planck sur la piste des quantas et lui permettront de poser les bases de la physique quantique. Selon Boltzmann, puisque l'Univers est infiniment grand, tout peut avoir lieu quelque part. Toutes les combinaisons d'atomes sont possibles, pourvu que leurs mouvements thermiques coïncident par hasard. C'est ce que décrit sa formule. Rien n'interdit aux atomes de cette chips de soudain se

réorganiser pour former une entité vivante, voire même une entité consciente, qui se mettrait à parler. Cela n'arrive pas souvent mais cela n'est pas impossible, dit Boltzmann. Ce n'est pas contraire aux lois de la nature. On appelle ce genre de créations spontanées des *cerveaux de Boltzmann*. Des cerveaux qui peuvent se former, spontanément, comme ça, à partir de rien. Selon la théorie de Boltzmann : Une chips pourrait devenir Président de la République. Une choucroute, Miss France, voire Miss Univers. Une bûchette de chèvre, star du *stand-up*. A guichet fermé, au Festival d'Avignon, jusqu'à la fin du monde.

– Wow !

Je n'avais plus rien d'autre à dire.

Je réfléchissais carrément.

Mon cerveau prenait la forme d'une chips.

Nous ne faisons plus qu'un. Les paroles de l'Astronome me revenaient. *Nous ne formions plus qu'un seul corps. Une force s'était emparée de nous. Un flux.*

La chips prenait forme humaine. Et moi la forme d'une chips.

– Wouaf wouaf !

Un chien aboya à côté de nous.

A moins que ce fut la chips.

– La vie n'est pas ce qu'on nous fait croire dit Boltzmann, dit l'Astronome. Alexander Vilenkin, un autre physicien très célèbre, qui a travaillé avec son compatriote russe Andreï Linde au développement de la théorie de l'inflation, a confié un jour à un journaliste : "Pourvu que nous ne soyons pas des cerveaux de Boltzmann, mais c'est difficile à prouver." Si une chips ou une bûchette de chèvre est capable de se transformer spontanément en une entité consciente, qu'est-ce qui me prouve que je n'étais pas moi-même, il y a cinq minutes, une chips ou une bûchette de chèvre ?

– Ah mais je réfléchissait justement à ça !

– Vilenkin ne voulait pas effrayer les journalistes. En fait, c'est impossible à prouver. Nous ne pourrons jamais vraiment en être sûrs. Être ou ne pas être une chips, telle est la question. Et il n'y a pas de réponse.

Moi, j'avais la réponse. J'étais une chips.

– Vilenkin, sa vie c'est quelque chose, poursuit l'Astronome en contemplant la chips dans sa main qui semblait briller comme un cristal d'uranium. Le KGB frappe à sa porte alors qu'il est encore à l'Université. Bonjour, dit Vilenkin. Bonjour Monsieur Vilenkin, on a un job pour vous. Ah oui, c'est quoi ce job ? Oh, c'est très simple et ça paie bien : ça consiste à dénoncer tous vos amis, à dénoncer tous les membres de votre famille, ainsi que votre petite amie. Vilenkin dit : Euh, laissez-moi réfléchir une minute. Il réfléchit deux secondes : Euh, non, désolé, j'ai bien réfléchi, ça ne m'intéresse pas, au-revoir. Du coup, Vilenkin se retrouve sur une liste noire, une liste *bien bien* noire, la liste noire sur laquelle il ne vaut mieux pas que vous vous retrouviez si vous ne voulez pas que vos perspectives d'avenir s'obscurcissent et deviennent elles aussi *très très* noires. Vilenkin, ça devient *noir de chez noir* son avenir, puisqu'on lui interdit de devenir professeur et d'exercer tous types de profession intellectuelle. Le seul job qu'il trouve finalement, et ce n'est pas une blague, le seul job qu'il parvient à trouver c'est : gardien de nuit dans un zoo

au nord de l'Ukraine. Gardien - de nuit - dans un zoo - au nord de l'Ukraine.

– Tiens, dis-je, ça me rappelle la première fois que je me suis inscrit au Pôle Emploi. Le Pôle Emploi soustraitait déjà ses formations. Une formatrice employée par une entreprise obscure dans des bureaux obscurs dans la ville assez obscure elle-même bien que très sympathique de Besançon, en Franche-Comté, cancoillote saucisson, avait pour mission de m'apprendre à rédiger un CV, une lettre de motivation et à faire leurs recherches d'emploi en ligne, sur le site du Pôle-Emploi, enfin à l'époque c'était l'ANPE : l'Agence Nationale Pour l'Emploi mais c'est pareil, c'est-à-dire qu'en fait y a pas d'emploi. Pour me faire une démonstration, elle rentre tous les critères et les mots-clefs nécessaires, correspondant à ma situation. Elle s'applique. Elle est très sympathique. Elle lance la recherche. Le premier résultat qui sort de la machine c'est une offre pour être : DRESSEUR D'ANIMAUX DANS UNE FERME EXOTIQUE DU SUD DE LA FRANCE. DRESSEUR D'ANIMAUX - DANS UNE FERME EXOTIQUE - DU SUD DE LA FRANCE. 100%

authentique. Je ne plaisante pas. Elle en a d'ailleurs honte elle-même et, parce qu'elle est gênée, elle se met à rire aux éclats en lisant à haute voix : Monsieur, on vous propose de devenir : DRESSEUR D'ANIMAUX - DANS UNE FERME EXOTIQUE - DU SUD DE LA FRANCE.

– Et si c'était vrai ? suggéra l'Astronome. Et si c'était pour ça que vous aviez finalement décidé de venir vous installer dans le sud de la France ? Et si vous étiez dresseur d'animaux exotiques dans un univers parallèle ? Et si la raison pour laquelle il y a tant de chômage c'était parce que les ordinateurs du Pôle Emploi étaient branchés sur des univers parallèles et qu'ils nous proposaient des offres venant d'ailleurs et pas les postes à pourvoir dans ce monde-ci ? Et si dans ce monde-ci, il y avait assez de travail pour tous et que nous étions tous en train de chercher du travail dans un autre monde ? Donc c'est Vilenkin qui est gardien de nuit dans un zoo au nord de l'Ukraine. Mais en fait, son job, ce n'est pas garder le zoo, c'est surveiller la buvette, surveiller la nuit un kiosque qui la journée vend de l'alcool aux visiteurs du zoo. Oui, en Ukraine on vole plus

facilement des bouteilles de vodka que des portées de macaques. Et Vilenkin, comme je l'ai dit, c'est un génie. Donc il a une idée de génie. Quelle est la meilleure manière de s'assurer que personne ne volera une bouteille d'alcool ? Et bien c'est de la boire ! Donc Vilenkin se retrouve à boire toute la nuit et à divaguer entre les girafes Femem fan des *Beatles* et les tigres de Sibérie qui reprennent *Les Choeurs de l'Armée Rouge*. Vilenkin avait une arme mais il ne savait pas s'en servir. Encore heureux ! Sinon, ivre mort, il aurait été capable de tirer sur un pauvre morse innocent sur l'immense canine de vampire aquatique duquel la balle aurait été capable de ricocher et de toucher Vilenkin en plein coeur. On aurait perdu l'un de nos plus grands physiciens. En 1976, heureusement, on lui donne l'autorisation d'émigrer. La légende dit que ce sont les animaux eux-mêmes qui contactèrent l'ambassade. Le physicien part pour les Etats-Unis, le pays où les morses tirent les premiers, et va se consacrer au développement de la théorie de l'inflation aux côtés de Andreï Linde. Vilenkin a une idée révolutionnaire. Comme Newton, sauf que lui ce

sont des animaux qui lui sont tombés sur la tête. En étudiant les premiers instants du Big Bang, Vilenkin arrive à cette conclusion : la force d'une puissance inouïe qui a dilaté notre univers de départ, pendant la période que l'on nomme *inflation*, laquelle *inflation* a été conceptualisée en partie par Andreï Linde, cette force d'une violence inouïe n'a pas créé qu'un seul univers mais plusieurs. Selon les observations récentes qui ont permis de vérifier l'expansion de l'univers et de quantifier son accélération, on estime que la force d'inflation a été d'une puissance telle qu'elle a été en mesure de provoquer non pas un mais plusieurs Big Bangs, voire une infinité de Big Bangs, voire même qu'elle en produit encore et qu'il est possible qu'elle revienne un jour dilater chaque atome de notre univers pour faire naître de nouveaux univers à partir de rien, ou presque, et provoquer ainsi la fin du nôtre. La fin du monde, ou presque. C'est ce que Vilenkin nomme les univers-bulles. Ou mousse d'univers. Après le grand architecte : le micro-brasseur. "Il existe d'innombrables Big Bang dans des lieux éloignés, dit Vilenkin. Beaucoup ont eu lieu dans le passé, mais

beaucoup se produiront dans le futur. Ils font naître des régions qui ressemblent en partie à notre Univers mais sont en partie totalement différentes. Ce processus ne s'arrête jamais."⁴

Tout le monde avait disparu. Je m'en aperçus soudain. Le Club était vide. Il ne restait plus que moi.

Je pris conscience de l'endroit où je me trouvais. J'étais sur scène, je faisais face au rideau de velours rouge.

Il y avait un trou. Mais ça n'avait rien à voir avec un trou noir. C'était le goret qui avait dû faire ce trou en se rapprochant trop près avec son gros joint.

C'est marrant, me dis-je, maintenant que j'y pense, "gros" + "joint" ça fait "groin". Mais était-ce vraiment marrant ?

Quelque chose traversa le rideau. En sens inverse. Et s'avança vers moi. Une toute petite chose.

L'écureuil.

⁴ Alexander Vilenkin, dans *Les Univers parallèles (du géocentrisme au multivers)* de Tobias Hürter et Max Rauner.

Il s'arrêta à mes pieds et me tendit sa petite patte. Il voulait que je le rejoigne.

– Viens, dit l'écureuil de sa voix d'écureuil.

Il était si mignon, l'écureuil, avec sa petite patte tendue vers moi. Je ne sais pas si j'étais zoophile mais en tout cas j'étais *touché*, touché par son geste. Une patte d'écureuil, ce n'était rien. Mais là, c'était comme le seul lien réel que j'avais réussi à établir avec un autre que moi, aussi bien avec le monde extérieur, ou le monde tout court.

Qui aurait cru que mon ultime pote, mon suprême complice, serait un agent du Pôle Emploi caché dans un écureuil ?

– Détrompe-toi, Boris. J'étais, et ce depuis toujours, un écureuil caché dans un agent du Pôle Emploi, un agent de la Grande Forêt (des Rêves Bleus) dissimulé derrière l'arbre du Pôle des Réalités.

J'allai pour attraper sa patte.

– Détrompez-vous, Boris. Cet écureuil n'est plus votre ami, il dysfonctionne.

La patte de l'écureuil, sa petite patte tendue vers moi, retomba subitement. L'écureuil se figea, comme mort. Mis hors-circuit. Court-circuité. Mon ami.

Je me retournai. Un homme se tenait, derrière moi, au pied de la scène.

– La pente est glissante, la courbe du chômage a le hoquet, vous risquez d'avaler votre pastis de travers si vous passez de l'autre côté. Je vous le déconseille.

– Qu'y a-t-il derrière ce rideau ? demandai-je.

Maigre et chauve, équipé sur la tempe gauche d'une espèce d'oreillette munie d'une antenne, l'homme ressemblait à un mélange plausible entre Michel Houellebecq et Mick Ezdanitoff, l'agent de liaison entre la Terre et les extraterrestres, à la fin de l'album des aventures de Tintin, *Vol 714 pour Sydney*.

– Cet écureuil n'est plus votre ami. Je répète : Cet écureuil n'est plus votre ami.

Mick Houellebecq, ou Michel Ezdanitoff, me tendit la main à son tour. Sa main avait quelque chose d'incongru : elle était palmée.

– C'est la fin de votre odyssée, Boris.

– Comment ça ? Ça ne dure qu'un jour ?

– Oui, du travail au trou.

Soudain, une petite mélodie résonna dans l'Observatoire, comme pour résoudre le conflit, une petite ritournelle émergea du vide, un air de synthé.

La main palmée de Mick Houellebecq retomba.

Michel Sardou apparut. Il avait laissé tomber son costume d'ours. Sa silhouette, mythique, de petite taille, dans son smoking, noeud de papillon défait *comme d'habitude*, se matérialisa sur la scène, progressivement, comme un spectre.

Je me souvins soudain alors, avec stupeur, l'avoir entendu à la radio annoncer sa *dernière danse* : sa dernière tournée et son dernier album. Je n'en étais pas revenu, je n'en revenais toujours pas.

Michel Sardou, sa *dernière danse*? Finito, basta? Qu'est-ce que j'allais devenir moi, sans Sardou, sans Michel? Quand tous les Michel auraient mis la clef sous la porte, sous le vinyle, qu'est-ce que j'allais devenir moi? S'ils

renonçaient tous à faire le Michel, j'étais foutu. C'était purement et simplement inenvisageable.

Je ne suis pas mort, je dors

Michel se mit à chanter. Sans bouger. Figé comme l'écureuil derrière lui. Son micro incliné *comme d'habitude*, ce micro qu'il n'empoignait que du bout des doigts, l'air de ne pas y toucher. C'était sa voix qui cognait, c'était les mots. Il disait "je" mais c'était une jungle d'êtres qui rugissaient.

Je ne suis pas mort, je dors

Parlait-il de l'écureuil ? De lui, de sa *dernière danse* ? De moi ? Ou était-ce tout simplement une de ces chansons documentaires dont il avait le secret, dans ce cas un petit reportage chanté sur le thème de l'hibernation spatiale ?

Ne m'enterrez pas encore.

Je n'suis pas mort :

Je dors.

Et n'encombrez pas ma mémoire

De vos regrets de vos histoires :

Je dors.

Rangez-moi dans vos souvenirs

Mais j'n'ai pas fini d'en finir :

Je dors, je dors.

Gardez vos larmes et vos cris,

Que l'on m'ait aimé ou haï :

Je dors.

Si par hasard, sait-on jamais,

J'avais un ami qui m'aimait,

Tant piiiiiiiiis.

Qu'il m'oubliiiiiiiiiiiie :

Je

dooors !

Maître des ombres et des lumièèèèèèèèèèèères,

Combien dure une éternitééééééééééé ?

Combien de fois faudra-t-il faire

La même route pour arriveeeeeer ?

Combien de lunes à disparaîîîîîître ?

Combien d'hommes encore à renaîîîîîître ?

En attendaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaant, je

dooors !

Je n'veux pas qu'on m'enseveliîîîîîsse.

Je n'veux pas être piétinéééééééééééé.

Je doooooooooooooooooors.

J'aimerais qu'un océan rugîîîîîîîîîîsse

Tous ses chevaux sur des rocheeeeeeeeeeeeeeeers.

Je

dooors !

je dooors !

*Et ne couvrez pas ma mémoire
De chrysanthèmes, de femmes en noir :*

Je dors.

Si quelque part, sait-on jamais,

J'avais un ami qui m'aimait,

Tant pis.

Qu'il m'oublie.

Je

dooo

ooors !, je dors, je

dors.⁵

⁵ Michel Sardou, "Je ne suis pas mort, je dors" sur l'album *Sardou*.

PARTIE IV

Je ne dormais pas.

J'étais peut-être mort.

Ou bien alors, me dis-je, c'est le Festival d'Avignon.

Il y avait un boucan d'enfer autour de mon immeuble.

Oui, c'était ça, c'était le Festival.

Jusque dans mon appartement. Sans blague, j'entendais du bruit. Il y avait du monde chez moi.

Les cigales avaient beau hurler, on n'entendait que les festivaliers. Jusque chez moi, extra-muros. Jusque dans ma cuisine.

Non, me dis-je, non, ce n'est pas possible ! Cette bande de *COUGAR* et de *GMIRDWTF (Grand Mother I Really Don't Want To Fuck)* n'est quand même pas rentrée chez moi. Elles se croient chez elles les mémés du Festival, je sais, rien ne les arrête dans leur robe de lin ou leur torchon *Desigual*, mais quand même.

Je ne me rappelais pas avoir loué mon appartement. On pouvait gagner beaucoup d'argent à ce jeu, même extra-

muros, loin des remparts du centre-ville et de la cour d'honneur du Palais des Papes. Mais c'était toujours le même problème : où aller ? Je n'allais quand même pas faire du camping sur l'île de la Barthelasse.

Camper dans sa propre ville, c'était l'humiliation. J'étais déjà un moins que rien, je n'allais quand même pas devenir un punk à chien sans chien. J'avais une dignité, non ?

L'idée de camper dans le Parc du Futur me traversa soudain l'esprit comme un couteau.

J'avais un mal de tête horrible. M'extraire du lit et de la chambre fut une épreuve quasi olympique. Je devais ressembler à un gros cafard. Je n'étais pas loin de pouvoir m'inscrire dans le OFF du Festival d'Avignon pour jouer une nouvelle version de *La Métamorphose* de Kafka.

Elles avaient loué mon appartement sans me prévenir, les mémés du Festival. Directement, sans mon accord, ni celui de personne, elles étaient là, chez moi, elles se préparaient à manger, elles fouillaient dans les tiroirs, elles étaient peut-être même en train de tout redécorer.

Elles étaient passées par *Ikea* en sortant de l'autoroute et elles réaménageaient ma cuisine.

J'ouvris la porte.

Un homme fouillait effectivement les tiroirs, les placards, mettant tout sens dessus dessous.

Il ne m'entendit pas approcher. Il avait une cinquantaine d'année. Il portait une chemisette Vichy bleue. Et tenait dans ses mains une chose rousse et poilue.

Il ressemblait étrangement à l'homme que j'avais vu dans mon rêve : Mick Houellebecq, ou Michel Ezdanitoff. Sauf que lui n'avait pas les mains palmées.

Je compris alors. Ce n'était pas le Festival. C'était bien mieux. C'était ma vie.

L'homme trouva une paire de baguettes chinoise, en prit une et l'enfonça dans *la chose*.

– Que fabriquez-vous chez moi ? lui demandai-je.

La réponse était pourtant évidente, je me demandai même pourquoi j'avais posé la question.

– Je répare votre écureuil.

– Ah oui ?

– Enfin, je le *reboote* Mais c'est compliqué.

– Vous êtes qui ?

– Canard, Bernard Canard. Je suis votre conseiller
Pôle Emploi.

– Oh non, c'est pas vrai, ça recommence ?

– Oui, en quelque sorte. Il y a eu un problème avec le
jône. Il a fallu que je vienne le récupérer. Je vous ai
raccompagné chez vous par la même occasion, vous en
aviez bien besoin. Vous n'étiez pas en état de conduire.

– Je n'ai pas le permis.

– Ah oui, c'est vrai, je m'en souviens maintenant. Et
bien, Boris, il faudra penser à le passer un jour. Le Pôle
Emploi peut vous le financer.

Il enfonça de nouveau la baguette dans la pauvre
bête. Il l'enfonça dans l'une de ses deux petites oreilles,
quasiment en entier.

– Fichu *jône*.

– *Jône ?*

– Job'n drône, on surveille les chômeurs, on les suit
au travail.

– L'écureuil ?

– Oui. Mais on a aussi des *jônes* en forme de chats, de bites et de bébés.

– Vous voulez vraiment l'inverser la courbe, hein ?

Il imprima à la baguette, plantée dans l'oreille de l'animal, un mouvement de rotation comme si c'était un tournevis.

L'écureuil se mit à hurler. Pas un cri animal, mais une alarme de type anti-vol, une sirène. Un son atroce. Ses yeux s'allumèrent rouge. Et sa tête se mit à tourner sur elle-même, la baguette plantée dedans, la bouche grande ouverte.

On aurait dit qu'il était possédé.

Je me bouchai les oreilles, en vain. Pauvre écureuil. Mon ami.

– Faites quelque chose ! suppliai-je le Canard. C'est atroce ! Faites quelque chose ! Vous le faites souffrir ! Et ma tête va exploser !

J'avais l'impression que mon crâne allait s'ouvrir en deux. Je le tenais entre mes mains.

– Arrêtez ça, je n'en peux plus !

– Je n'y peux rien ! hurla le Canard à son tour. C'est comme ça que c'est censé fonctionner ! L'alarme n'arrêtera pas de sonner tant que vous ne serez pas au boulot !

– Au quoi ?

– Au Parc !

– Au Parc ?

– Oui ! Au Parc du Futur !

– Mais on est dimanche !

– Dans le tourisme, on travaille le dimanche ! On travaille le week-end ! On travaille pendant les vacances !

Il réussit à agripper la tête de l'écureuil et lui enfonça une deuxième baguette dans l'autre oreille. L'animal s'arrêta aussitôt de hurler.

– Il faut que j'aille au Parc ?

– Oui, Roxanne vous attend.

– Prévenez-la, dites-lui que j'ai un empêchement.

– Je ne peux pas.

– Vous êtes du Pôle Emploi, Canard. Enfin quoi, vous êtes mon conseiller, mon conseiller spécial.

– Je suis désolé, je ne peux rien pour vous.

– Quoi, vous travaillez au Pôle Emploi et vous ne pouvez rien ?

En même temps, ce n'était pas nouveau, me dis-je, au moins il était honnête.

– Je ne travaille pas vraiment pour le Pôle Emploi, ils sous-traitent.

– Le Pôle Emploi sous-traite l'emploi ?

Je ne comprenais rien, mais je m'en foutais.

– En réalité, on sous-traite surtout votre vie privée.

– Vous sous-traitez ma vie privée ?

– Oui, c'est ce qu'on appelle *suivre votre dossier*. Mais c'est vous qu'on suit en réalité.

– Quoi ?

– On vous suit, on vous surveille, on a plein de gadgets, on vous injecte de la *valeur-travail*, c'est pour votre bien.

L'écureuil se remit à hurler.

– Par pitié!! Faites quelque chose ! Libérez cet écureuil !!

– Le libérer ?

– Oui, par pitié, laissez-le tranquille !!

– C'est impossible ! A la rigueur, ce que je peux faire, c'est l'enculer !

– Enculer mon écureuil ??

– Oui, j'ai tout essayé sauf ça !!

– Vous voulez enculer mon écureuil ??

– Oui, l'ami riquiqui !!

– Quoi ?? Je ne comprends rien !!

– L'AMI RIQUIQUI !!!! hurla le Canard. C'est son nom de code !! L'AMI RIQUIQUI !!!!

L'ami riquiqui stoppa aussitôt son récital.

– L'ami riquiqui, un *jône* de troisième génération. En passant, vous avez de la chance, les précédents étaient moins réussis. On ne pouvait pas les faire parler, ils ressemblaient à des flaques de vomi. Ils suivaient les chômeurs à la trace et tout ce qu'ils se contentaient de faire, c'était se glisser sous leur pas pour leur donner un petit coup de jus quand ils commençaient à déconner.

– Un petit coup de jus ?

– On les appelait les *blobs*. Un chômeur s'est fait électrocuter il y a deux ans, il est toujours dans le coma. On lui lit l'horoscope. S'il sourcille, c'est qu'il y a un problème, on reprend décan par décan. Il bosse pour plusieurs boîtes. Comme ça, au moins, il continue de bosser.

– Vous plaisantez ? Et l'ONU ? Et les syndicats ? Et la CGT ? Et le Canard Enchaîné ? Personne ne dit rien ?

– France Info a fait un papier, assez élogieux, sur le côté technique de la chose, c'est une technologie de pointe, *made in France*, ça impressionne, ça crée des emplois.

– Mais le mec est dans le coma.

– Au moins, il a du boulot.

L'espace d'une seconde, je me demandai si je n'étais pas tout simplement dans le coma.

– Je suis dans le coma, c'est ça ?

– Non, vous êtes avec moi.

– C'est quoi la différence ?

– La différence, c'est que vous serez au Parc à quatorze heures, sans faute.

– A 14h ? Mais je...

L'alarme de l'ami riquiqui repartit de plus belle.

– Mon dieu, non, je vous en prie !!!!

J'avais envie de m'enfoncer des baguettes chinoises dans les oreilles moi aussi.

– Si vous me promettez que vous y serez, je mets l'écureuil sur pause !!

– Je croyais que vous ne pouviez rien faire !!

– J'ai une idée !! Mais vous devez me promettre, Boris, d'aller au Parc !!

– Hein ??

– Vous devez me promettre d'aller travailler au Parc !!!!

– Hein ????

L'alarme stoppa. Il était dix heures. Je partis me recoucher.

– C'est promis ?

– C'est promis, dis-je.

Quand je me réveillai, il était seize heures.

– J'ai faim.

Je rampai hors du lit. On aurait dit Louis de Funès dans *La Grande Vadrouille*. Quand il découvrait qu'il s'était trompé de chambre et qu'il dormait avec un nazi (ou le contraire).

On pouvait se demander qui jouait le rôle des nazis dans ce *remake* de *La Grande Vadrouille* qui me tenait lieu de vie. Le Canard ? Non, il n'était plus là. Il avait déclaré forfait. Il était parti s'occuper d'autres *cas*.

La cuisine était vide. Le frigo était vide.

J'ouvris le congélateur. STUPEUR ET GLAÇONS l'écureuil était là. C'était donc tout ce qu'il avait trouvé. Il avait congelé mon ami. C'était vraiment un nazi.

A part l'écureuil, il y avait une moussaka surgelée. Une moussaka *Casino*.

On se trouvait quelque part, dans un territoire vierge, inexploré, à mi-chemin entre *La Grande Vadrouille* et *L'attaque de la moussaka géante*.

Et mon meilleur ami s'était fait cryogénisé, par ma faute.

Au moment où je refermai la porte du congélateur,

une larme à l'oeil, une explosion eut lieu, dans le quartier, ou plus loin, c'était difficile à dire, tellement la déflagration avait été violente. Un instant, je me demandai même si ce n'était pas une attaque nucléaire.

Une deuxième explosion eut lieu, dont l'onde se propagea jusqu'à moi, faisant trembler les vitres de la cuisine.

Je me rendis au salon. Je mis ma platine *Bang & Olufsen* sous tension. J'appuyai sur la touche gris métal P2. On pouvait écouter la radio avec ma platine et même programmer jusqu'à six fréquences, en utilisant les touches P1 à P6 ; en P2, j'avais programmé *France Info*.

– Une explosion tue quatre personnes dont un enfant de six ans dans un parc d'astronomie à Avignon. Il s'agirait d'un attentat suicide. Les rescapés auraient entendu un homme crier : "Allah Akbar ! Allah Akbar !" En direct, nous retrouvons notre envoyé spécial.

– Oui, Marie, ici Xavier Duval de la Chaussoix. Oh Marie, si tu savais, tout le mal qu'on nous fait, etc. Tout le sang qui vient de couler sur ce petit sentier. Du sang du

sang et du sang. 4 morts et des disparus, victimes de la barbarie terroriste, Oh Marie, à vous les studios...

– Merci Xavier. Nous vous rappelons qu'il est demandé à tous les habitants d'Avignon de rester chez eux. Une autre explosion aurait été entendue à proximité du Palais des Palais... Ou... A l'intérieur... Oui, on me dit que l'explosion aurait eu lieu *dans* le Palais des Papes... Restez avec nous, nous en saurons plus très bientôt. En tout cas, le Préfet demande à tous ceux qui se trouvent à l'extérieur de se mettre en lieu sûr et à tous ceux qui sont chez eux d'y rester jusqu'à nouvel ordre... Attendez... Oui... On me confirme qu'une...

J'avais gardé ma moussaka à la main. Je la mis dans le micro-ondes. Comme indiqué sur le carton, je réglai sur douze minutes.

Et soudain, je pensai avec effroi :

– Mon dieu ! Mais le jardinier... Pourvu que... non, ce n'est pas possible ! Pourvu qu'ils ne l'aient pas éclaté *façon puzzle* ! Les enfoirés !

Je courrus vers ma platine et j'y déposai une galette

comme on aurait déposé une gerbe à la mémoire des disparus du Parc du Futur.

Michel Polnareff, *Holidays*, 1972, 45 tours. Face A : *Holidays*. Face B : *La Mouche*.

Holidays, oh holidays

Des églises et des HLM

Que fait-il le Dieu qu'ils aiment ?

Qui vit dans l'espace

Que la terre est basse

Holidays

C'était d'actualité.

Avec l'attentat dans le Parc, sans doute n'exigerait-on plus que j'aie fait le guide. Quoi que. Peut-être était-ce dans mes prérogatives : guider les visiteurs au milieu des morceaux de djihadistes.

Mon meilleur ami était au congèle, et le Futur venait d'exploser.

Le micro-ondes sonna.

Je regagnai le salon avec la moussaka.

J'écoutai la musique en mangeant.

Je mis *Le Temps béni des Colonies*. Je n'en avais plus rien à foutre.

Le vibrato de Michel Sardou, ça m'emportait, ça me faisait quitter ce monde. C'est pour ça que je n'avais, d'ordinaire, pas besoin de boire ou de fumer.

– Un vrai attentat moussaka, dis-je, sans savoir très bien ce que je disais.

J'étais tout seul. Comme un con.

C'était mon seul ami, l'ami riquiqui.

Je ressentais de la tristesse pour lui. Mais en même temps, ce n'était qu'un *jône*. Pouvais-je croire à son amitié ? Ou n'était-ce donc qu'un leurre rempli de *bugs* ? Qu'une boîte vide, comme celle de la moussaka ? J'étais confus.

L'alarme se mit à hurler de nouveau. Je courus à la cuisine. J'ouvris le congélateur, même à -30° l'écureuil continuait de fonctionner.

La sirène modula soudain, changea de ton, le son

devint beaucoup plus grave, puis elle changea carrément de mélodie, si on pouvait parler de mélodie. Cela paraissait étrange.

C'est que ce n'était pas l'écureuil qui hurlait en réalité. Non, ce n'était pas l'ami riquiqui. Lui se tenait là, triste et sans fonction, comme un *Mister Freeze* dans un monde qui aurait perdu l'envie de sucer.

Les sirènes, c'étaient dans la ville qu'elles hurlaient.

Les convois de policiers quadrillaient la Cité des Papes.

Je rapportai l'écureuil glacé au salon. J'avais envie de le réanimer, de réanimer en lui une amitié qui n'avait peut-être jamais existée.

Dehors, c'était : police et grillons, huile d'olive et sang versé.

— ... Le suspect est un homme de trente-cinq ans, déclara la journaliste de *France Info*, de nationalité française et de type caucasien, répondant au nom de Boris... Boris... Pour l'instant, son identité complète ne nous a pas été communiquée... En tout cas, il venait d'être embauché

au Parc, en contrat aidé. Les Républicains parlent déjà d'un fiasco et demandent la suppression de ces contrats. On écoute Laurent Wauquiez, président de la région Rhône Auvergne Rhône-Alpes : "L'Etat dépense des sommes folles pour ces contrats d'insertion et regardez le résultat : à quoi sert cet argent ? A subventionner le terrorisme ? A fabriquer des bombes ? A tuer des Français. Moi, je dis STOP."

– Quoi ??? m'écriai-je. Quoi ??? Je n'en revenais pas. "Boris" Ils avaient cité mon nom. "Boris", "Contrat aidé", "Parc". Ils avaient résumé ma vie, tous les mots clefs y étaient. Enfin, "Terroriste", c'était nouveau.

J'étais censé travailler. Ils m'avaient cherché dans le Parc mais ils ne m'avaient pas trouvé. Ils croyaient que c'était moi le kamikaze. Le kamikaze du Futur.

J'étais un terroriste, un chômeur, un pédé et un zoophile. Je congelais des écureuils et je fumais la pipe. J'étais mort.

Mince, me dis-je soudain, et je n'ai même plus de Gambetta.

Je regardais l'écureuil qui décongelait tranquillement quand le téléphone sonna.

– Allo ?

– Boris, tu t'es fait exploser ?? Tu t'es fait exploser, Boris ??

– Allo, maman, c'est toi ?

– Non, ce n'est pas moi ! Qu'est-ce que tu crois ? C'est la petite sirène bien sûr !

– Tiens, c'est marrant que tu parles de la petite sirène, avec toutes ces sirènes qui hurlent autour de moi à Avignon.

– Des sirènes ?

– Oui, des sirènes de police, de pompiers.

– Non, mais tu te fous de ma gueule ! Tu te prends vraiment pour Lacan ou quoi ?

– Non, pas du tout. On entend vraiment des sirènes de partout. C'est la guerre ici.

– Je sais, c'est pour ça que je t'appelle. Pour savoir si tu t'es fait exploser dans le Parc.

– Ici Canard...

– Comment ? Qu'est-ce que tu dis, Boris ?

– Je n'ai rien dit.

– Tu te fous vraiment de ma gueule, hein ?

– Ici Bernard Canard, il paraît que vous vous êtes fait exploser, Boris ? Si c'est vrai, ça risque de vous pénaliser dans votre recherche d'emploi.

– Si c'est comme ça, je raccroche !

– Non, maman, attends.

– Allo, Boris ? Allo ? Vous vous êtes fait exploser, Boris ?

Une troisième voix en plus de celle de maman et du Canard.

– Ici l'Astronome, Boris. J'ai appris à la télé que vous vous étiez fait exploser. C'est le Big Bang ou quoi ?

– Vous vous foutez tous de ma gueule ? demandai-je à tout hasard.

– Non, c'est toi Boris qui te fous de moi, à chaque fois que je t'appelle c'est pareil.

Découragée, ne comprenant plus rien, dérangée par la présence du Canard et de l'Astronome, ma mère partit faire le ménage. Le téléphone resta posé sur la table.

– Ecoutez-moi bien, Boris. Vous avez vraiment beaucoup de chance, dit l'Astronome.

– Ah bon ?

– Oui, j'ai des contacts dans la Police, je vais régler ce malentendu, vous allez voir.

– Et moi, dit le Canard, vous savez quoi ? J'ai retrouvé le mode d'emploi de l'écureuil, je passe ce soir pour faire une révision complète, qu'en dites-vous ?

– Oui, et moi j'ai mis une bonne bouteille de *Pouilly-Fumé* au frais. Je me joins à vous, on se fait des VRRRROUUUUUUUU VRRRRRRROUUUUUUUUUU

– Allo ? Allo ?

Ma mère passait l'aspirateur.

On sonna à la porte. J'ouvris. C'était le Canard. Il portait une énorme caisse à outils.

– Ça va chier, Boris

Je n'en doutais pas.

On sonna à la porte. J'ouvris. C'était l'Astronome. Il portait un carton.

– Fausse alerte ! s'exclama-t-il en entrant. Je n'ai rien eu à faire. C'est quand même fou !

Il posa le carton par terre. Ouvert sur le dessus, je devinai les bouteilles de blanc. Il n'en avait pas apporté une mais six.

– Comment ça ? lui demandai-je.

– Vous n'êtes pas au courant ? Vous ne regardez pas les infos ?

Il épousseta sa veste crème en lin. Sa classe était intacte.

– Vous êtes innocenté, Boris, lavé de tous soupçons, vous n'êtes plus en mille morceaux dans la garrigue, un astronaute s'est sacrifié pour vous.

– Quoi ?

– Buzz l'éclair. C'est Buzz l'éclair qui a fait le coup, dit le Canard.

– Oui, confirma l'Astronome, c'est l'astronaute qui a

sauté. L'ennemi était bien intérieur mais il était en plastique. Il y a eu un court-circuit apparemment. Un lézard a mangé un fil, quelque chose comme ça. Et l'installation a explosé.

– Un astronaute kamikaze..., dis-je.

J'étais pensif. Aussi bien, c'était dans mon cerveau qu'avait eu lieu le court-circuit.

– Et au Palais des Papes ? Ils parlaient d'une explosion au Palais des Papes ?

– Ahahaha ! Ecoutez-moi ça ! L'Astronome faisait défiler les news sur son smartphone. "Le *Galaxy Note 7* de *Samsung*, qui est déjà à l'origine d'une centaine d'incidents de par le monde et dont un million de téléphones ont été rappelés aux Etats-Unis pour risque d'explosion, serait à l'origine du mouvement de panique qui s'est emparé des visiteurs du Palais des Papes à Avignon ce dimanche..." Ahahahaha ! Un *Galaxy Note* ! Une galaxie qui explose ! Et un astronome qui se fait sauter ! C'est énorme !

On sonna à la porte. J'ouvris. C'était un livreur Deliveroo. Il portait une marmite.

– Bonsoir. Boris Cosmos ? Je suis bien chez Boris Cosmos ?

– Euh...

– Oui, répondit à ma place l’Astronome, j’ai commandé des moules-frites.

– Tenez.

Le livreur me tendit la marmite.

– Des moules-frites ?

Je regardai à travers le couvercle transparent de la marmite en plastique recyclé (il y avait un sigle immense imprimé dessus).

– On peut commander des moules-frites ?

– On peut tout commander Boris, déclara l’Astronome. Bon, on le boit ce blanc !

Il prit une bouteille dans le carton.

– Il bosse bien ce livreur, je suis content, dit le Canard, c’était un de mes chômeurs avant. Il s’en est sorti tout seul, *lui*...

– Vous me passez le Général de Gaulle, Boris ?

Je restai coi et lui demandai :

– Quoi ?

– Un tire-bouchon, vous avez ça ? Ou je le sabre avec ma bite ?

Je leur proposai de se rendre au salon. J'avais disposé, sur la table trois verres à pieds et trois petits bols avec des cacahuètes, des olives, de la tapenade. C'était très symétrique.

Je leur proposai de s'asseoir et allai chercher le Général.

Quand je revins, le Canard et l'Astronome étaient en pleine discussion.

– ... de la civilisation industrielle occidentale, voilà le vrai débat, disait l'Astronome.

– En tout cas, répondit le Canard en regardant l'écureuil qui était posé dans un bol sur une de mes enceintes *Bang & Olufsen*, je suis content de savoir qu'il n'y a pas que moi qui ait des problèmes techniques en ce moment. J'espère quand même que l'ami riquiqui ne va pas exploser avant qu'on ait pris l'apéro.

L'Astronome déboucha la première bouteille et nous

servit.

– Un bon petit *Pouilly-Fumé*, ça vous requingue tout l'univers, dit-il, enthousiaste, tout l'univers et même plus.

Nous trinquâmes à l'Emploi & aux étoiles.

Je retournai à la cuisine chercher des assiettes pour les moules-frites. Et rapportai aussi des serviettes et une grosse cuillère.

Le Canard s'était levé et bricolait dans l'écureuil. Il donnait des coups de tournevis dans son c... cette fois-ci. Mon dieu, jusqu'où cette torture irait-elle ?

– Auriez-vous un chiffon, Boris ? Il n'arrête pas de baver, je crois qu'il a la rage.

Tu m'étonnes, Elton.

– Oui, dans le tiroir du meuble, sous la platine.

– Parfait, merci.

Je disposai les assiettes. L'Astronome s'occupa du service.

– Mais dites-moi, Boris, vous nous aviez caché ça ?

Le Canard avait sorti quelques feuillets du tiroir.

– Monsieur est *pôôô-ète...*

– Comment ça ? Quoi ?

Je me souvins soudain. C'était donc là que je les avais mis.

– Oh c'est rien, dis-je.

– Rien ? Rien ? Ecoutez-moi ça.

Le Canard se mit à lire, le poème dans une main, le chiffon dans l'autre.

Un centre commercial est un bâtiment

avec à l'intérieur des magasins.

Il y a un toit : ça abrite les clients.

On parle aussi de galeries. C'est divin.

Pour rendre agréable et favoriser

l'acte d'achat, on met de la musique.

On monte d'un niveau sans s'épuiser

grâce à des escaliers mécaniques.

Les guildes de marchands ont la motiv'.

*On trouve en guise de locomotives
de grands magasins, un hypermarché.
Le reste suit. C'est bien organisé.*

- Wow wow ! s'exclama l'Astronome qui avait
commencé à manger. Ces moules sont divines.
- Là, Boris, vous m'en bouchez un coin.
Coin-coin, avais-je envie de dire.
- Et écoutez celui-là !

*Michel Sardou est un chanteur français.
Fils des comédiens Fernand et Jackie,
C'est en janvier 47 qu'il naquit
A Paris; Dieu sait à quoi il pensait.*

*Il compte, depuis les années 70
Parmi les chanteurs les plus populaires,
Comme en attestent ses ventes de dis-
ques et le nombre d'entrées à ces concerts.*

– Wow wow ! ponctua à nouveau l’Astronome. Et ces frites ! Un régal !

– Boris est un poète ! Alors, là, on aura tout vu !

– Ce ne sont pas vraiment des poèmes, dis-je.

– Euh, je ne suis pas expert en poésie, reprit le Canard, mais quand même, là, je crois qu’on est en présence de poèmes.

– Un jour, je me faisais tellement chier, que j’ai pris des pages wikipédia et les ai transformées en poèmes, comptez, les vers font dix pieds, je me suis bien pris la tête.

– Des pages wikipédia ?

– Oui, celle de Michel Sardou et celle retraçant l’histoire des centres commerciaux.

– Des poèmes wikipédia ?

– Ou c’est ça, avec des vers de dix pieds, des décapédias si vous voulez, mais bon je me faisais juste chier.

– Un peu comme un cruciverbiste, quoi. Vous savez, je pourrais vous trouver du travail dans ce domaine. Ça marche bien cruciverbiste, les gens se font chier

aujourd'hui. Mais, excusez-moi, il faut que j'aille au petit coin.

Coin-coin, avais-je envie de dire.

– Venez donc manger, dit l'Astronome, ces moules-frites sont exquis, ça va refroidir.

Nous eûmes bientôt tous les trois les doigts dans les moules. C'est vrai qu'elles étaient délicieuses. Il fallait que je reconsidère sérieusement ces livreurs *Deliveroo*.

Changer de vinyles régulièrement n'était pas commode, je mis donc *Radio Nostalgie* – en P1.

"100% vinyle. Tous les soirs de 20h à 21h, NOSTALGIE vous propose de redécouvrir pendant une heure les plus grandes chansons en Version Vinyle."

Ça ne pouvait pas mieux tomber.

Nous dansâmes.

– Je me demande de plus en plus si ce job au Parc est

fait pour vous, Boris, me dit à un moment donné le Canard. Cruciverbiste, peut-être que ça vous conviendrait mieux. Ou travailler avec les animaux. Travailler avec les animaux, ça ne vous dirait pas plutôt ? Vous pourriez faire les deux. Cruciverbiste animalier. Vous pourriez leur lire vos poèmes. Vous êtes plutôt fait pour ça, non, je me dis. Les animaux, c'est votre truc, Boris, c'est évident ! La SPA, vous y êtes déjà allé ? Ils sont sur l'île de la Barthelasse. Ils embauchent en contrat aidé eux aussi, je pourrais vous trouver un poste. Hein, Boris ? C'est ça qu'il vous faut, hein, Boris ? J'ai raison, non ? Vous, c'est les animaux.

Soudain, la musique s'arrêta. Nous nous tournâmes vers la platine.

– Ma platine !!!! hurlai-je

En premier, je vis la platine, détruite, en second l'écureuil, géant. Oui, moi, c'était les animaux.

L'ami riquiqui était devenu giganti. Il avait écrasé ma platine, il l'avait réduite en bouillie.

La vie est triste

Le chapeau noir

Tombe sur le trottoir

L'écureuil se tenait là, monstrueux, cryptique. Il prononça trois vers d'un poème obscur – sa voix évoquait celle de *Dark Vador* – puis se tut. Visiblement, il n'allait pas bien.

Déjà, il mesurait deux mètres. C'était un signe. Dans ses yeux, brûlait deux flammes rouges. Ça sentait le roussi. Il y avait de quoi prendre peur.

Il avait l'air d'un zombie le pauvre. Pauvre ami riquiqui. Qu'avions-nous fait ?

La vie est triste

Le chapeau noir

Tombe sur le trottoir

Le Canard, était pétrifié. On pouvait lire sur son visage une expression de profonde inquiétude. D'une seconde à l'autre, il allait partir en courant - ou vomir.

Quant à l'Astronome, il semblait fasciné, certes atteint par la situation, soucieux, mais fasciné. Il regardait le monstrueux écureuil comme le Professeur Malcolm regarde les dinosaures à son arrivée au *Jurassic Park*.

La vie est un mystère, c'est sûr. Mais un écureuil démoniaque de deux mètres, c'est pas mal non plus.

Il fallait fuir.

– Vous ne croyez pas qu'il faudrait fuir ? suggérai-je.
Je crois qu'il y a un problème.

– Le plan vigi-pirate, répondit le Canard en claquant des dents. Il est censé se mettre en mode défense absolue en cas d'attaque terroriste.

– Toute proportion gardée, c'est vrai qu'à deux bouteilles par personne, on se rapproche plus de l'attentat que de l'apéro, fit remarquer l'Astronome.

Je regardai le carton vide près de la table. C'était vrai, nous avions bu les six bouteilles. Tranquille. C'était sans doute une très bonne idée. Surtout quand on était quasi *straight edge* comme moi. Membre de l'église de la Contradiction, je m'étais converti à la débauche au pied

d'un dieu écureuil.

Lequel écureuil se mit de nouveau à grossir. Il doubla de taille, sa tête touchait désormais le plafond.

Le visage du Canard, laqué de frayeur, se décomposa.

– Je crois que vous avez raison, dut-il admettre, il va falloir fuir.

Et c'est ce que nous fîmes.

*Ici, on voit trois hommes et un écureuil de deux mètres de haut
sortir d'un immeuble.*

*Ici, on voit un écureuil de dix mètres de haut traverser la ville en
créant un mouvement de panique.*

Ici, on voit un écureuil de vingt mètres de haut poursuivre trois hommes à une allure constante (mais modérée).

Ici, on voit trois hommes se réfugier dans un club privé au moment où, au loin (mais pas si loin), un écureuil géant fait tomber le clocher d'une église.

Nous nous réfugiâmes dans l'Observatoire.

L'écureuil mesurait vingt mètres de haut maintenant.

Il nous avait suivi dans la ville. Il y avait un réel problème.

L'Astronome nous servit un pastis bleu et nous invita à monter sur scène.

Il traversa le rideau, nous le suivirent.

Derrière, il n'y avait rien, il faisait noir. Un néon rouge éclairait faiblement un petit autel au-dessus duquel trônait le portrait d'un homme d'une cinquantaine d'années, posant devant un tableau à la craie rempli d'équations.

– Vilenkin, dit l'Astronome.

Le sol était recouvert de choses éparses, je m'en rendis compte en marchant dessus. En me baissant, je m'aperçus qu'il s'agissait de préservatifs usagés.

– Vilenkin,

Prosterné devant l'autel, l'Astronome n'eut pas le temps de faire sa prière. Car tout s'arrêta là.